

IVSAN OTETS

# Akklésia

VERS UN CHRISTIANISME SANS ÉGLISES

LE ROYAUME DES CIEUX SEUL



LES CAHIERS JÉRÉMIE



# Akklésia

LE ROYAUME DES CIEUX SEUL

כה, אָמֵר יְהוָה, מָצָא חֵן בְּמִדְבָּר, עִם שְׂרֵי־יְדֵי חֶרֶב

ISBN : 978-2-9533769-0-6

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010

Impression : Imprimerie SEPEC en mars 2010

Illustration de couverture : © Alexandre DEBROT

[www.a-debrot.com](http://www.a-debrot.com)

Édité par l'association Les Cahiers Jérémie

© Ivsan OTETS

[www.akklesia.eu](http://www.akklesia.eu)

IVSAN OTETS

# Akklésia

VERS UN CHRISTIANISME SANS ÉGLISES

ou

LE ROYAUME DES CIEUX SEUL

**LES CAHIERS JÉRÉMIE**

IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT



AH! LEQUEL D'ENTRE VOUS FERMERA LES PORTES?  
QUE VOUS N'ALLUMIEZ PLUS MON AUTEL POUR RIEN.  
JE N'AI PAS DE PLAISIR À VOUS VOIR, DIT L'ÉTERNEL,  
ET JE NE VEUX PAS L'OFFRANDE DE VOS MAINS.

LIVRE DE MALACHIE · LA BIBLE





EN GUISE D'INTRODUCTION

## AUX RÉCHAPPÉS

LETTRES D'IVSAN,  
SANS TERRE ET SANS ÉGLISE,  
MAIS NON SANS CHRIST.

Il est une race qui est sans mère mais non sans père. Une race qui ne s'enivre plus à l'innocence du lait maternel tant il est un obstacle à l'héritage du père. L'aîné de cette race déclara à sa mère du haut de la croix : « Femme, désormais, tu n'es pas ma mère et je ne suis pas ton fils.<sup>1</sup> » Puis, trois jours plus tard il dira de sa lignée : « Va dire à mes frères.<sup>2</sup> » De fait, ses frères et sœurs, tout comme lui n'ont pas de mère mais un Père. La première page de l'Évangile s'ouvre donc sur la mort de la mère. Or, si l'Église ne peut être mère, elle n'est plus, car elle ne peut être Père.

La vie d'un homme aussi est un livre, et c'est en réponse à deux questions qu'il l'écrit, sans possibilité même de se taire, le blanc silence tenant lieu de réponse. Chaque matin déplie sa page, même pour ceux qui veulent ignorer ce fait. Enfin, lorsqu'au dernier jour le livre se ferme, on le met sous scellés.

---

1 · JEAN 19 : « Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : *Femme, voici ton fils*. Il dit ensuite au disciple : *Voici ta mère*. »

2 · JEAN 20.

Il est précieusement conservé en héritage pour son auteur qui sera jugé selon ses propres réponses. Quant au reste de sa vie, il est jeté au vent. Vous formulerez bien sûr les deux questions que nous pose l'existence dans votre propre style, mais nul doute que leurs sens demeurent tels que je vous les propose ici. Ou bien : Comment t'y prendras-tu pour bien vivre sur cette terre ? Ou bien : Ta vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le bien-vivre ?

#### LE ROYAUME DES TERRES

Il est une race de sages pour qui la première question est reine. Ils l'intitulent « réussir sa vie » et enseignent donc le bien-vivre, le bonheur et la sécurité. Formés à cette école, leurs disciples se forgent des biens terrestres, des richesses, des œuvres, des vertus, un nom fameux ou encore la couronne d'un héros. Ils pèsent leurs héritages au poids, en tenant compte du visible, persuadés de les récupérer dans l'éternité tant ils pensent que le Christ viendra encore sur terre. En fait, la balance de leur justice est celle de la loi des plus forts : le sage a les possessions et le faible doit le servir. Tel est l'Évangile terrestre prêché par les églises. On y exalte le « dieu fort et riche », conquérant de pays, ayant l'autorité du nombre et rassemblant la masse sous les ailes de la chrétienté. Pourtant, Dieu se rit de cette justice du fort et du sage, lui qui est victorieux bien que méprisé, trahi, seul et condamné. Il désire nous apprendre à voler, aussi ne voit-il que faiblesse quand mille hommes à la tétée du bonheur sont honteux d'avoir des ailes. C'est à l'éternel-enfant que conduit le désir de bien-vivre sur le royaume des terres.

#### LE ROYAUME DES CIEUX

Il est une autre race estimant la vie par-delà la nourriture et les biens terrestres. Ici, l'homme est en déséquilibre et s'inquiète, la réalité menaçante ne cessant de lui prou-

ver qu'il a tort de penser de la sorte. Bien plus, la vie qui est rusée et tolérante sait fort bien dribbler sa pensée en lui suggérant: « Ô homme, si ta vie est plus que manger et bien-vivre, deviens donc serviteur de mes lois morales et justes; dès lors, tu ne seras plus coupable de n'être qu'un imprudent jouisseur. De plus, je te récompenserai par toutes sortes de voluptés que ton labeur aura méritées. Tu auras *et l'un et l'autre*. Qui sait même si tu ne deviendras pas un modèle pour tes semblables et si beaucoup ne boiront pas tes paroles? » Mais notre homme répondra, partant sur une terre inconnue: « Certes, ta connaissance est grande; cependant, tes lois du bien et du mal ne sont qu'une nourriture terrestre. Car si j'obéis à tes lois avec intelligence quand la nature y obéit avec instinct, il me faudra encore mourir comme l'animal. Tes lois me trahiront. Non! je ne mangerai pas ta sagesse. Je cherche celui qui m'aimera sans me trahir. » Nous percevons désormais l'héritage que cet homme transcrit dans son livre. Contrairement au monde qui croit à la mesure des évidences, l'homme de foi s'est engagé dans un combat à mort contre ces dernières. Sa richesse est invisible, telle la trace d'un chemin sur les rochers, son royaume est dans les cieux où ne règnent plus les fils des enfants sages mais les fils de l'homme. Quant aux chefs des églises, eux qui ne lisent que dans les évidences, quel est donc leur profit à écouter le Christ ne leur parler que des cieux?

La vérité de tout vrai prophète naît et meurt avec lui. Ce qui reste après le prophète, ce qui passe dans le domaine de l'histoire, n'est plus la vérité mais une manière de juger devenue obligatoire pour tous, généralement très utile et ayant une valeur sociale<sup>1</sup>.

---

1 LEV CHESTOV, *Les Grandes Veilles*.

### DU CRÉATEUR AU PÈRE

Voici le véritable héritage : c'est rechercher ce Dieu qui est l'Esprit nous séparant de la créature. Il nous murmure que notre être est plus que la nourriture. Ne lui demandez donc pas « comment » trouver le bonheur dans ce monde créé. Le bonheur est bête et méchant, il devient toujours un maître autoritaire et ingrat. Nous sommes nés pour que Dieu, alors qu'il se révèle à nous, nous révèle à nous-mêmes : de créateur il devient alors Père !

C'est dans ce but que la vie unique des hommes a la forme allégorique de périodes de sept jours, car la Genèse ne dit pas à propos du septième jour : « Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le septième jour ». Ce jour-là n'est pas clos, sa porte reste ouverte. Mais pour la création, cette porte est fermée, elle ne peut sortir du créé et s'en délivrer. Elle doit tourner en rond. C'est pourquoi la nature recycle les mêmes données et ne peut se séparer pour faire naître un autre monde. Cette porte ne s'ouvre que par la foi seule. De cette manière, le cours de la vie offre à tout homme de chercher Dieu au-delà des six jours du créé. Il peut chercher Celui qui dépasse sa création et cesse un jour de créer, engendrant alors des fils pour lesquels il est Père. Quoi qu'il en soit, lorsque la vie s'achève, la mort révèle à tous la porte ! Pour ceux dont la vie s'abritait dans le bien-vivre de la création, leur abri ne sera plus et la porte sera à jamais close. Pour d'autres, nomades ici-bas mais déjà séparés par l'Esprit du Christ, le ressuscité se dévoilera alors ouvertement comme Père et leur donnera l'infini-des-possibles comme maison.

### LE RETOUR EN ÉDEN NE SERA PAS

Le peuple le plus indigne est celui dont le christianisme veut être en harmonie avec la création ! Ses murs sont une tentative de cimenter les pierres du monde-présent avec

l'autre nature du monde-à-venir. Il faut se mettre en garde contre eux. En effet, ils prétendent aussi que « la vie est plus que la nourriture », faisant ici et là quelques dons sans jamais abandonner leur nécessaire. Ils estiment même que leur sacrifice serait un crime envers Dieu. Quant au sacrifice du Christ, ils le voient comme un dû et en font le slogan de leurs porte-clefs. De fait, leur Évangile est celui du féérique : « Et la terre et les cieux ! » Ils ne cessent de mêler, de mélanger et d'emberlificoter. Se séparer signifie pour eux « être vertueux », car l'Esprit séparé selon leurs doctrines, c'est la conscience morale. La conscience est pourtant commune à tous, elle habille toutes les âmes terrestres. Quant aux âmes nues, elles viennent du premier monde, l'Éden qui a été et ne sera plus ! En nous incarnant sur cette terre d'épines, nous avons été écartés des délices de son innocence infantile. De telle sorte que nulle âme ne peut reculer aux origines et se muer en homme-enfant. En outre, l'âme qui ne devient pas un fils de l'homme ne connaîtra pas le monde derrière les cieux : elle sera livrée aux consciences.

#### LA VÉRITABLE SÉPARATION EST LE CHRIST

Notre vie terrestre n'échappe pas aux séparations de toutes sortes car Dieu crée en séparant. Tout comme la vie sépare la mère de son enfant, Dieu tranche le cordon ombilical des vérités naturelles que nous croyons vitales. L'unité vient après ces séparations, après ces jours de création. Elle est à ceux qui acceptent cette déchirure tant ils aiment le Père. En revanche, d'autres veulent l'unité avant, ici-bas, pensant être le « corps-d'élus » destiné à cette mission. Ainsi parlent les églises. Elles font croire que Dieu, par une union éternelle, ne se séparera jamais du créé, puis elles maudissent ceux qui brisent cette alliance et annoncent le royaume des cieux seul. De là, promettent-elles la bénédiction à qui chérit son statut de créature et obéit aux lois de la création :

ceci n'est qu'un humanisme. Mais Dieu livre tout à la mort. Il sépare tout homme de sa vie biologique. Par suite, la conscience juge et donne à la mort le droit légitime de garder en elle les âmes des fils de la terre, l'obéissant ou le raisonnable comme le rebelle ou le stupide. Se séparer devient alors impossible afin que s'accomplisse la volonté de l'animal humanisé.

Chaque « semaine » de notre vie est donc là pour nous apprendre, non à fuir les changements, mais à nous séparer de notre nature créée qui ne les maîtrise pas. Cependant, la conscience est incapable d'un tel acte ; elle nous distingue de l'animal mais non de la créature. Ses lois, telle une pyramide, nous placent certes à la pointe par notre morale élevée, mais nous soumettent à la même fin que la bête, le végétal et tout le créé. Seul le Christ est l'Esprit séparant du monde créé. Il est maître des lois, il ne se justifie pas devant la morale et a soumis la mort pour ouvrir nos tombeaux. Quant aux églises, elles triomphent par l'épée du devoir moral, cette arme de feu décorant leurs bannières. Alors que l'homme-enfant n'ose affronter ce glaive, mais le craint et l'adore, le ressuscité ne voit en lui qu'un messager qui n'a pas les moyens de ses intentions. En effet, le Christ n'est pas venu parfaire le monde de la morale mais séparer les fils de l'homme de leur nature soumise. Aussi les conduit-il dans son royaume où ils seront un avec leurs corps, devenus incorruptibles au-delà du monde créé.

#### LE REFUS DE LA SÉPARATION EST L'OBSTACLE

Les églises sont le plus incisif ennemi du Christ en déclarant être son incarnation visible et sa démonstration. Ce messie des évidences sera toujours un faux. Le Christ est caché ici-bas, qui le connaît est témoin de ce fait. C'est pourquoi son dévoilement mettra fin à l'Église et à ses certitudes. L'Apocalypse est claire : il n'y a plus d'églises aux

cieux, celui qui en chercherait une chercherait éternellement. Dieu est akklésiaistique, sans-église. Par contre, les églises ont tout à voir avec la première alliance dont le culte est aussi organisé en un lieu précis et témoigne d'une réalité immédiate. Elles sont les copies des synagogues.

La particularité des systèmes ecclésiaux consiste donc à mêler ensemble des doctrines sur le Christ, des lois de Moïse, de la liturgie du roi David et de l'humanisme gréco-romain. Il s'agit de sculpter un messie terrestre à la mesure de l'homme, vidé du scandale et dénaturé. Par conséquent, le propre des églises est leur refus des séparations. Elles renient le Christ seul, par peur du royaume des cieux seul, percevant ici la fin du concept d'Église ! Or, tout ce qu'on rajoute au Christ est l'obstacle. Le Christ n'est pas perfectible et l'Église en voulant le perfectionner est devenu son satan.

#### L'AUTRE COMMENCEMENT

Les Indiens affirmaient que « l'homme blanc profanait la face de leur Mère la Terre et qu'elle réagirait en leur faisant subir la fin du monde.<sup>1</sup> » Dès lors, toute promesse d'annuler cette catastrophe est une bonne nouvelle pour l'homme, c'est-à-dire un Évangile. C'est de cette sorte d'Évangile que provient la culpabilité de l'Église. Non de ses bonnes œuvres, mais d'unir, si possible, le Christ à une fausse nouvelle. En effet, l'Évangile éternel annonce le monde-à-venir mais il ne sauve ni la Mère Nature ni ses dons périssables. Le Christ n'est pas la suite de ce premier commencement naturel, il en est l'exode. C'est pourquoi le septième jour est ouvert. Il s'agit de nous conduire de ce monde des exilés vers l'autre commencement divin des réchappés :

Pour qu'il y eût un commencement, l'homme fut créé.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Tiré d'une lettre d'indiens Hopis (1970) – McLuhan, *Pieds nus sur la terre sacrée*.

<sup>2</sup> SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, livre 12, chapitre 20.





DIMANCHE

Genèse 1 et 2

---

## AU COMMENCEMENT

IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL

L'indignité des églises se sépare de certains parce qu'elle ne réussit pas à les vaincre, c'est-à-dire à les écœurer de chercher Dieu. Ils sont dès lors capables de faire face à des questions qui terrifient l'enfant posé sur la mamelle de sa bergerie. Sans fuir les paradoxes de l'Insaisissable vérité, l'homme de foi prend alors tous les risques en cherchant celui qu'il veut connaître tant il a commencé à l'aimer.

Toutes les églises enseignent naïvement que l'homme fut créé « fini et parfait » dans un Éden où le mal était absent. Par suite, tout comme la science crée des fables pour retracer les origines, les théologiens inventèrent le « péché originel d'Adam » pour expliquer le mal. Ainsi, religion et science s'accordent pour dire : « Nous sommes sauvés si nous possédons le commencement, saisissons-nous donc des origines et réparons ! » Il semble en effet que la Genèse montre comment tout débuta idéalement avant qu'un couple désobéît et fît tout échouer. Mais cela n'est qu'apparence. Le péché n'est ni la désobéissance ni une faute morale. Je le répète : « Pour qu'il y eût un commencement, l'homme fut créé.<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> SAINT AUGUSTIN, déjà cité p. 15.

Cet « autre commencement » est la raison d'être du premier, et sa fin ! Mais c'est une chimère de rechercher un prétendu bonheur doré qui se serait perdu, il y a fort longtemps, dans l'Éden des innocents ! Un tel retour en arrière vers ce « commencement de rêve » où l'homme ignore le diamant de sa liberté, c'est de l'autisme spirituel ! Car Dieu désire qu'on tende de toutes nos forces, ici et aujourd'hui, à rechercher l'être à venir qui vient après notre première nature.

Quiconque aime sa nature originelle aime une nature humaine encore impersonnelle. Il aime « l'adam », il aime le terreux, car Adam<sup>1</sup> signifie « le terreux ». Adam n'existe pas. C'est un nom générique, c'est l'humanité, l'homme en général. Adam, c'est tous et chacun comme spécimen de la race humaine, mais en attente d'exister, c'est-à-dire d'affirmer la liberté séparant le personnel de l'impersonnel. C'est là que survient la possibilité de « pécher » ! Lorsqu'un « adam » prend conscience de sa liberté venant de l'Esprit ; supposant de ce fait le risque de la gâcher. OU BIEN il se saisit de sa liberté pour devenir un nouvel être émané d'en-haut, il affirme son identité, se façonnant ainsi un nom unique distinct de l'homme du général. OU BIEN il simule sa liberté en gonflant son moi terrestre dont il vient de prendre conscience. Il s'identifie alors à l'âme d'une généralité pourtant dénuée d'être. Motivé par la crainte d'une force numérique, il préfère qu'on gouverne sa volonté pour être en paix avec tous. Telle est la chute de la liberté ouvrant son exil de l'Esprit ! Ces « ou bien... ou bien... » se trouvent dans notre réalité présente. Chacun les déploie dans son processus de vie, choix après choix, jour après jour, et génération après génération. C'est pourquoi chaque adam, chaque humain apporte avec lui son propre « péché originel ».

<sup>1</sup> Dans les chapitres de la Genèse concernant la Création, le mot « Adam » s'emploie toujours avec l'article « le ». Par exemple : « Dieu forma *l'homme* de la poussière de *la terre*... » est en réalité écrit : « Dieu forma *l'adam* de la poussière de *l'adama*. »

Les premiers chapitres de la Bible sont donc une allégorie d'excellence dont l'inspiration ne fut pas égalée, le Christ étant à part. Le texte évoque le commencement à venir qui succédera à notre réalité terrestre. Il en parle voilé, caché derrière la logique d'une origine dans le temps, par métaphore, comme parle sans cesse le ciel : « La gloire de Dieu, c'est de voiler sa parole et celle des rois de la sonder » (Prov. 25). Tu ne regardes peut-être que ce voile dépliant l'histoire chronologique à partir de l'acte créateur. Peu importe. Car une fois parvenu au ressuscité hors de l'histoire, il te faut alors concéder que Dieu rejette la création et les ordres du temps. Nies-tu encore ce rejet ? En ce cas tu dois créer deux saluts : le grand exode vers le royaume des cieux et le petit pour les terreux qui restent ! De même, tu peux écarter le sens allégorique de l'Exode égyptien qui apporta la Loi, tu peux ne garder que le sens littéral, ne voir que les mutations des civilisations et leurs évolutions intellectuelles. Ce genre de démarche ne sert qu'à effacer l'autre commencement de la résurrection. C'est un « salut light » ! On tente de rafistoler les chaînons de l'histoire du créé en se cachant sa fin. Ce mensonge ne vient pas d'un seul Adam mais de chaque homme et de toute l'humanité en général. Chacun refuse la volonté divine d'abolir la création soumise aux lois et déchue de la liberté. Chacun s'acharne à la réparer. Tous doivent cet acte raté à tous comme à soi-même.

Le premier mot de la Bible est le mot « commencement » : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Pourtant, il ne faut pas lire « au commencement », mais se tourner vers une traduction plus exacte : « au commencement de<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Le mot traduit par « au commencement » est ce qu'on appelle un *état construit* en hébreu, car on doit lui rattacher la préposition « de » indiquant le rapport de possession. Ainsi, le mot « parole » (*davar*) dans « la parole de Dieu » est un état construit, contrairement à « il prit la parole ». De même, pour lire « au commencement », il faut écrire « *bareshit* » en hébreu, mais le texte donne « *bereshit* » : « au commencement de ». Fait confirmé par les commentaires rabbiniques.

Cette étrangeté typique de la langue biblique plaça les linguistes devant une impasse. On les comprend. Car enfin, au commencement de quoi ? La réponse est désormais sur le bout de tes lèvres : « Au commencement de toi ». Le premier mot de la Bible est l'appel fait à chaque-Un de nous. Caché derrière l'humanité, chacun est à venir, chacun peut être « celui qui vient après ». Qui sait pourtant si tous y parviendront. Si, après avoir pris conscience du moi dans l'habitat terrestre ils l'abandonneront pour sortir. La liste de ceux qui s'inscrivent est longue puisque beaucoup acceptent cet appel et regardent les autres comme perdus. Ils oublient pourtant une chose : pour ce qui est de ses fils le choix n'appartient qu'à Dieu. S'inscrire ne suffit pas, faut-il encore être élu ! Se prétendre fils par le fait de quelques démarches administratives telles que le baptême, la repentance, le culte, les œuvres..., c'est faire de Dieu un bureaucrate et de l'homme son administré. C'est les soumettre tous deux à une loi d'élection. La terre aussi obéit aux lois des sélections. Là n'est pas se sortir du terreux mais s'y enfoncer davantage ! Pareillement, telle l'autruche mettant sa tête dans le sol le christianisme des appelés s'enclôt dans ses jardins, récitant en chœur : « Au commencement est l'arbre des lois. »

Si l'humanité de l'Éden avait été parfaite et finie Dieu ne l'aurait pas avertie de mort devant l'arbre de la connaissance. Mais le Créateur a poussé les âmes en devenir hors de leur cocon, dans la réalité, au risque qu'elles succombent et ratent l'héritage de la divinité ! En effet, l'âme humaine, bien que sans faute, n'est pas finie et n'a pas atteint la perfection lorsque Dieu lui donne de vivre. Elle est seulement innocente. Or, l'innocence, c'est l'ignorance<sup>1</sup> : l'ignorance de la liberté. Et dans cette ignorance de sa liberté, seule

<sup>1</sup> KIERKEGAARD, *Le Concept de l'Angoisse*, chap. 1, part. 3. : « le récit de la Genèse nous donne aussi la vraie explication de l'innocence. L'innocence est l'ignorance. »

son innocence la préoccupe. Pour protéger celle-ci, soudain éprouvée par le monde réel, l'âme pure conditionne son libre arbitre à l'aune des préjugés du bien et du mal. Dès cet instant la liberté inconditionnelle lui échappe tragiquement. De là viennent les propos tenus par Dieu à l'humanité dans la métaphore des arbres : « Tu régneras un jour sur l'ensemble de ton existence extérieure, mais seul l'aliment d'une foi intérieure t'y conduira. Appuie-toi d'abord sur moi et tu seras transformé, de fils de la nature tu deviendras un fils de l'homme. Devenu parfait rien ne te sera impossible, ta volonté tiendra lieu de raison. Mais si tu te confies à la logique pour affirmer ta liberté, si tu te nourris d'elle pour engendrer ton devenir, tu échoueras. Ta volonté asservie à la raison sera limitée à ses possibles et ta liberté sera conditionnelle. Tu empoisonneras toute la nature et, jugé par tes propres lois, tu mourras. » De cette manière Dieu mena l'âme pure hors de sa matrice. Depuis ce jour il n'abdique jamais devant nos lamentations : nul n'échappe à sa liberté ! Dira-t-on que la syncope de notre liberté est l'échec de Dieu ? Est-il coupable de nous avoir laissé entraîner la raison dans la démence d'un règne qui la dépasse ? C'est par cet acte pourtant que nous avons affirmé notre liberté. N'est-ce pas ce que Dieu voulait ? N'est-ce pas sa volonté de nous soumettre à la tentation, de sorte qu'en perdant notre liberté il nous la rende en main propre... en pétrifiant la mort sur la croix ?

Comprenez bien que la menace de mort est annoncée parce que l'homme est tenté en lui-même dès l'origine, avant l'épisode du serpent ! Car la tentation ne vient pas du dehors mais du dedans<sup>1</sup>. Le processus de faute débute donc ici ! Mais en le niant, les églises font de l'avertissement divin la tentation. Dans la mesure où Dieu dit « ne touche pas » à

---

<sup>1</sup> Une pensée majeure dans la BIBLE, et synthétisée ici par le Christ : « Ne comprenez pas que rien de ce qui du dehors entre dans l'homme ne peut le souiller ? [...] Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. » – MARC 7.

qui ne convoite pas déjà en lui-même, Dieu est le tentateur. Néanmoins, le risque de mort ne détourne pas l'homme de sa séduction, au contraire, le secret qu'il rumine attend le moment favorable pour se faire jour et se concrétiser. Quand il l'aura fécondé, il l'extériorisa en le rendant visible et audible. Tel est le serpent : l'appétit humain ne suggère plus de l'intérieur mais prend la parole à l'extérieur. Pourtant, avant cet événement Dieu intervient une seconde fois pour aider l'adam à réaliser sa liberté individuelle. En agissant et parlant cette fois de façon plus énigmatique : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Surgit alors un couple d'âmes ! Il est l'affirmation divine de la différence, un vis-à-vis si frappant que deux races semblent se détacher d'une seule généralité d'origine. De là, il faut entendre :

Il n'est pas bon que l'humanité soit uniforme.

Que les hommes ne soient donc pas le même Homme,  
car ils seraient Un et tous seraient seuls.

L'étrange projet divin se fait jour : « Chacun est seul de sa race.<sup>1</sup> » Cependant, la procréation naturelle est limitée à deux seules races impossibles à métisser : l'homme et la femme. Notre plus fine sagesse ne peut créer la race d'un troisième sexe. La différence affirmée par le couple symbolise donc l'invitation divine à devenir l'exception de mon nom, à rechercher mon autre commencement. À tendre vers une identité tellement unique que seul le contraste *féminin-masculin* m'en offre l'évocation. Toutefois, l'humanité est incapable d'engendrer ce fils de l'homme, seulement le fils de la nature ! C'est pourquoi l'Esprit « déchire la chair » dans la métaphore de la côte d'Adam. Ainsi, hommes et femmes, dans leurs contraires, sont toujours ce vis-à-vis « aidant l'Esprit » afin que chacun existe dans sa singularité. Tout couple qui l'ignore est en échec, imitant celui de la Genèse

<sup>1</sup> JACQUES CHARDONNE, *Propos comme ça*.

qui les incarne tous : nul ne voit dans les dissemblances d'âmes l'appel à naître en lui-même de l'Esprit. Bien pire, ce premier couple fait marche arrière en désirant redevenir une même chair ! Il refuse le baiser de la liberté, il refuse de s'extraire de sa racine naturelle. Tournant le dos à l'œuvre spirituelle de Dieu, il n'aura qu'une singerie de l'amour. Enfin, inapte à concevoir l'union entre des êtres absolument uniques et libres, il lance à Dieu : « Nous serons une seule chair, un seul clan familial. » Il ne voit pas que l'unité divine n'émane que d'êtres-uniques ayant d'abord déchiré leur chair. Et alors qu'il recule vers l'uniformité où ne survivent que les différences de surface, il oublie le conseil divin : « Plus vous serez identiques, plus vous serez seuls, cela n'est pas bon. »

Le couple est la coupe des contradictions aux premières gorgées enivrantes. Il est consacré à l'affirmation des différences. Qu'un seul des deux amants s'y refuse et l'amour se refroidira jusqu'à s'inverser en cruauté. Dieu place ainsi l'humanité devant un second choix. Après celui des savoirs et la menace mortelle des vérités générales, le couple suscite la collision des diversités et nous propose de quitter la souche commune. Devant la femme, cet être nouveau né de l'Esprit, l'homme connaît d'abord la joie et goûte à une perspective d'exister qu'il ignorait. Hélas ! le sérieux réapparaît très vite. Le désir intellectuel des deux va puiser dans cette rencontre pour choyer la chair au lieu de l'inciser. La Genèse nous dévoile ici leur faux pas : ils retournent la liberté spirituelle en dogme de la famille, la conversion religieuse vient de naître. La réalité du fait religieux s'origine dans la famille ! Le couple, imaginant l'amour assez naïf pour accepter un déni de l'Esprit, stoppe l'élan que Dieu impulsa et pose la première pierre d'un credo universel : « Ton bonheur dépend de tes obligations familiales. Tu te mêleras à l'autre pour n'être qu'un seul et non plus deux, puis tu engendreras une race. » À la suite de cela, l'homme ne quittera pas

son père et sa mère mais se blottira dans sa famille, la mère porteuse de ses croyances. Il ne la laissera pas. Il abandonnera même son propre commencement pour se consacrer à ce projet général : « une seule chair et un seul sang. » De la sorte, il sera réduit à un maillon d'une chaîne, coincé entre ses ancêtres et ses héritiers. De mariages en familles, on se groupera en tribus, en villages, en cités ; puis viendra le peuple qui se formera en états, en nations, en empires. Et l'humanité victorieuse lancera, en croyant accomplir l'unité des différences : « Que chacun soit un membre du Tout qui est le règne de Dieu. » Pourtant, si la tête de ce Tout ordonne au bras de bouger, le bras doit obéir et ne peut dire « non ». La victoire est donc acquise au prix du sang du sujet et en crucifiant sa liberté ! Cette unité des différences est de la pacotille ! La communauté de famille tend vers un corps totalitaire, une idole du Tous-en-Un. Elle n'unit pas, elle fusionne par le feu en avalant nos espaces de liberté.

Pour l'heure, l'allégorie de la Genèse nous révèle que le sixième jour est l'actualité du monde présent et de ses créatures appelées à devenir. Celles-ci s'agglutinent en d'innombrables communautés humaines pour lesquelles la famille fondée sur une loi est la pierre angulaire. Le couple s'enclôt dans le lieu de sa maison pour y bâtir un Éden ordonné. Ce schéma motive toutes les collectivités, l'Église y compris : la communauté officialise le mariage qui en retour lui assure sa pérennité ! De là se tisse la connivence « familles-églises », par le fait qu'elles vivent l'une de l'autre dans une vision identique du monde, une vision totalitaire. Elles ne voient que l'Humanité naturelle. Pour assurer son éternité, elles sont prêtes à nous parquer dans des camps de procréations obligatoires. En revanche, l'homme du septième jour sait qu'en Éden se trouve l'échec. Il est conduit dans un autre lieu où il n'y a ni homme ni femme, mais des êtres-unicques — comme l'est Dieu.



LUNDI  
Genèse 3

---

## LE JEU DE RÔLE

MALHEUR AUX HYPOCRITES!

Pour toutes les religions, affirmer que l'homme n'a pas été créé fini et parfait est un crime, elles sont certaines du contraire et prétendent que nous avons été déçus de la perfection d'origine. Leur salut consiste donc à reconquérir cet état. C'est pourquoi elles appellent également l'homme à dépasser son « humanité déchue », utilisant pour cela la terminologie de la nouvelle naissance que propose l'Évangile. Ici commence l'ambiguïté. Car l'Église entend « purifier » l'homme-créé quand le Christ livre cette graine à la mort. Toute semence est inaccomplie dès l'origine, la lessiver en abondance ne lui permettra jamais d'être un arbre.

Certes, l'homme-créé a choisi d'obéir à la raison symbolisée par l'arbre du bien et du mal. D'innocent il devint coupable et se changea en *homo sapiens*, l'homme-raté qu'on traduit par pécheur. Et alors ? Dieu peut tout nous pardonner gratuitement ! Néanmoins, les églises vont amplifier le malentendu de la sorte : « Pécher » n'est plus déifier la raison, mais désobéir à Dieu. Nous devons donc gagner son pardon par le retour à l'obéissance divine. Ainsi, l'homme parfait de l'Eden sera de retour. L'ambiguïté est à son comble !

Dès lors, vous pouvez interpellier les théologiens : « Devenu tel l'Adam originel, l'homme aura-t-il comme lui la même liberté de choix, la même possibilité de désobéir ? » Mais aucun lettré ne vous répondra. Car s'ils disent « oui », ils placent de nouveau l'homme dans une incertitude sans fin. Et s'ils disent « non, le nouvel Adam n'aura plus le choix », ils savent que vous conclurez ainsi : « Le pardon est donc à la condition d'être amputé de sa liberté ! » La religion est bien une science ; son perfectionnement consiste à nous exclure petit à petit d'une liberté qu'elle identifie au mal. À cette fin, elle reprend très exactement les propos d'Adam : « Purifions-nous en obéissant aux lois de la création que la morale protège. Nourris de cette terre sacrée nous deviendrons une seule race ; et remplis de pouvoirs par la richesse de la connaissance, nous brillerons tel des dieux incarnés dans nos cités de paix. » Ici est la racine de tous nos malheurs.

La crainte de la nature est le propre de l'homme religieux. Rivé à ce premier commencement par un cordon ombilical il craint les « dieux-nature. » Quand il reconnaît enfin que le monde de l'Éden s'est mué entre ses mains en un monde cruel et mortel, il en vient alors aux chimères. Il rêve de devenir une pure science, un ange de cristal, un précieux saphir enfin épuré de sa « maudite volonté ». Telle est pour lui la plus haute proximité possible avec Dieu. Aussi a-t-il condamné cet autre commencement dont parle le Christ :

Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur  
mon trône, comme moi j'ai vaincu et me suis assis  
avec mon Père sur son trône. — APOCALYPSE 3

L'ecclésiastique s'imagine volontiers devenir une pierre éternelle du trône divin mais il crucifiera quiconque prétend à plus d'intimité avec Dieu. Une liberté telle que les fils de l'homme puissent juger les pures lois et ses anges étincelants lui est outrageante. La crainte de la création est la clef

de sa sagesse ; en tant que monde des vérités irréfutables et des preuves évidentes, la raison qui semble régner sur terre lui paraît forcément divine. En revanche, comme le vent va et vient, l'homme de l'esprit « souffle où il veut » disait le Christ, la création ne lui impose pas ses vérités ! Ce sont ces deux humanités qu'évoque la parabole du jardin d'Éden : l'une obéit aux évidences du terrestre quand l'autre espère en Dieu contre les évidences. Effectivement, Dieu met au centre de notre jardin l'arbre de vie nous invitant à vivre par la foi, alors que l'homme place au centre de sa propre âme une nourriture mortelle : la logique du bien contre le mal.

C'est en parlant que « le serpent » persuada l'homme de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. L'auteur eût été ridicule de donner l'usage de la parole aux fruits de l'arbre puisqu'ils symbolisent les savoirs et non une personne. Ils sont des « vérités » que porte la nature. L'homme les intériorise pour les énoncer ensuite en théories souveraines, dans une langue intelligente. Ayant ainsi parlé avec sagesse et ruse, il s'en nourrit enfin ; c'est-à-dire qu'il leur donne feu vert dans sa réalité ! Pour se sortir de cette impasse et distinguer absolument le serpent de l'homme, les églises ont fait appel à la fascination. Elles ont inséré une vérité mythologique idéale : « le serpent est un ange libre haïssant Dieu. » Telle est la terrible confusion des églises. Elles transforment les sciences impersonnelles qu'offre la nature en êtres personnels doués de libre arbitre. C'est le paganisme ! Néanmoins, à l'instar de l'arbre de la connaissance le serpent est un symbole, on ne peut le restreindre à un être unique. De plus, la liberté est à l'homme seul et non aux lumières intellectuelles ordonnant la terre et les cieux. C'est en soumettant sa volonté à ces « dieux de la nature » que l'homme se fractionne curieusement. Une part de lui-même tend alors à s'incarner dans ces forces qui pourtant lui échappent et le dominant. Elles se concentrent alors en

puissances de toutes sortes. De là naissent les autorités collectives, les pouvoirs idéologiques et les consciences. L'Église est une de ces puissances ! Ce ne sont donc pas les « dieux des vérités » qui ont fait chuter l'homme, c'est l'homme, en leur donnant sa délicieuse liberté, qui en a fait des monstres diaboliques qu'il ne gouverne plus. Hier comme aujourd'hui nous contemplons les lois ordonnant le créé, puis, convaincus de leur justice, nous leur cédon notre volonté et notre parole. Le jeu des forces multiples qui en émane ne cessera d'actionner l'humanité tant que celle-ci écoutera son cerveau et ses sens lui dire : « La nourriture vitale est la raison au divin pouvoir. En revanche, la foi n'est qu'un crédit offert aux faibles en attendant qu'ils progressent et obéissent aux preuves. » C'est ainsi que la connaissance est placée sur le trône divin et ses vérités glorifiées. De cette manière chanta un jour un serpent ecclésiastique : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité.<sup>1</sup> »

En personnifiant le mal, l'Église proclame que « le péché mérite pleinement l'honorable titre de vérité<sup>2</sup> ». Toutefois, la Genèse ne nous le permet pas. Le serpent n'explique pas le mal : il évoque l'homme troquant sa liberté pour le plat de lentilles des vérités duelles. Notre liberté en perdition se met alors à serpenter, comme folle, hypnotisée par la raison, se livrant au bien qu'hier elle traitait comme un mal. Et nul n'est offensé de constater que du même arbre, de la même racine germent le BIEN et le MAL. C'est ainsi que nos serpents paraissent fantastiques : ils sont invincibles, ils sont les vérités et ils usent précisément de toutes pour assujettir notre volonté. Dès qu'une nouvelle conviction est avalée, l'homme se convertit et lui obéit, prétextant qu'il évolue et se bonifie !

1 JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio* · Encyclique du 14 septembre 1998.

2 LEV CHESTOV, *Kierkegaard et la philosophie existentielle*, chap. 9.

Hélas! ce n'est pas la liberté qui est préservée, c'est le règne des convictions qui se renforce par l'empilement des savoirs. Et notre liberté se dessèche, impuissante, incapable de résister aux évidences, le secours d'autres preuves rationnelles ne faisant qu'accroître sa soumission. De cette façon, les religieux façonnent du diabolique. En opposant leurs définitions du bien à celles du mal, ils ajoutent des anneaux au serpent et augmentent la force de son étreinte. Les mensonges diaboliques sont des vérités raisonnables sur le sol des dualités. Ici, le satan gagne sans cesse, vainqueur sur la terre des convaincus il est d'autant plus fort que la certitude est sans nul doute. Le bien et le mal sont les jumeaux du diable et leurs discordes ses masques d'illusion. Cependant, des hauteurs de la libre volonté divine la discorde est toujours servante; embrasant ceux qui s'abreuvent des dualités quand les fils de l'homme les consomment en se riant d'elles.

Dieu est la vérité en ce qu'il est la liberté injustifiée qui ne s'explique pas. Les logiques terrestres fuiront devant lui sans même laisser de souvenirs<sup>1</sup>. Bien qu'il nous livre aux savoirs selon notre volonté, il ne leur concède pas un cheveu et les dirige encore à le servir. Ainsi est-il caché *derrière* la loi mais non à *l'intérieur*. C'est-à-dire qu'il étend sa volonté contre l'invincible nécessité sans que nul ne parvienne à le distinguer jusqu'à ce qu'il se révèle. De la sorte, il s'oppose en personne à la reine des vérités, la mort, qu'il terrassa en témoignage pour nous! Pour l'heure, seule la foi en la résurrection du Christ nous ouvre à son infini des possibles. Ce n'est qu'au feu de sa liberté insoumise que son amour se déploie. Il nous pardonne contre toute justice. La honte des églises est d'expliquer cet amour par la loi du bien contre le mal! Elles clouent sa liberté d'aimer à l'arbre des interdits: elles ne pardonnent pas, elles justifient par le bien.

---

<sup>1</sup> APOCALYPSE 20<sup>11</sup>: « *Devant Sa face la terre et le ciel s'enfuirent sans laisser de traces.* »

Les trois premiers chapitres de la Genèse sont un condensé de toute la révélation biblique. Une introduction où tout est dit avant de le dire dans notre réalité. Dès lors, le texte est une pure parabole et ne dispense ses innombrables clefs qu'à ce titre. Lorsque le couple est chassé d'Éden le récit est à son point de non-retour et l'allégorie s'estompe. À cet instant l'auteur s'exile aussi et vient nous parler depuis notre espace et notre temps. La révélation se mêlera alors au flux de la chronologie terrestre qui commence par le chapitre quatre, avec les naissances de Caïn et Abel. Les théologiens ne l'entendent pourtant pas ainsi. Ils font débiter notre calendrier dès le premier chapitre. De cette façon, ils dessinent l'arbre généalogique de l'humanité en se calquant sur le concept du bien et du mal. Dès l'origine, la race des élites unie à Dieu combat l'autre race du mal dont les hommes insoumis ont pour emblème le serpent. C'est un schéma classique de *winner or loser*.

En vérité, toute l'humanité symbolisée par Adam *le terreux* n'enfante qu'une seule postérité, celle du serpent<sup>1</sup> ! L'autre postérité des fils de l'homme naît de l'Esprit. Elle est figurée par la femme alors qu'Adam, frappé d'une torpeur mortelle, connaît la déchirure de la chair. Toute la narration historique qui suit à partir de Caïn relate le rapport complexe qui existe entre ces deux postérités. En effet, la lignée des fils de l'homme se dérobe toujours aux regards, son sceau

1 Voir GENÈSE 1<sup>11</sup>,<sup>24</sup> : « Dieu dit : que la terre produise... » Dieu crée directement par sa volonté mais distribue cependant un rôle « maternel » à la terre. Le célèbre commentateur Rachi dira à propos du verset 24 : « *Que la terre fasse sortir. [...] tout avait été créé dès le premier jour et il ne restait plus qu'à le faire sortir au jour voulu.* » N'est-ce pas ainsi que la mère porte le fœtus d'une âme cachée encore en devenir ? De même, Adam est porté dans le jardin d'une nature raisonnable alors que l'Esprit l'appelle à devenir un fils de l'homme. Le jardin est un contenant, une mère porteuse au seul rôle de gestation où l'âme vierge désire l'Esprit. Elle est par contre adultère lorsqu'elle s'offre à la raison terrestre pour « devenir » ce que la foi seule est apte à concevoir. Ainsi produit-elle un raté spirituel : l'animal intelligent consacré à la procréation sexuée et banni de sa virginité. C'est « la postérité du serpent » (3<sup>15</sup>).

n'étant ni génétique ni moral. C'est pourquoi l'homme de Nazareth qui en est la réalité est toujours à venir et ne se dévoila pas. Il est l'histoire en train de sortir de ses gonds, le grain qui meurt pour devenir l'arbre de Vie. Aussi affirma-t-il qu'on ne peut discerner ici-bas l'une ou l'autre de ces descendances. Certains pensant toutefois détenir le regard des anges enseignent que le bon grain est visible lors des assemblées de l'Église. La diablerie ecclésiastique s'est donc imaginé être la sainte communauté, les forces du bien d'Adam le terreux. Aussi ne désire-t-elle pas le frapper de torpeur, l'entraîner dans les ténèbres de la foi, elle veut célébrer son humanité, guérir sa chair, ouvrir ses yeux en élevant ses qualités morales et intellectuelles au niveau du divin. Par conséquent, au lieu de vaincre le serpent, l'Église sert en réalité ses mœurs historiques. Toujours est-il que le Christ est la cassure de l'histoire. Il est l'autre direction qui tend vers un royaume où la généalogie n'a rien à prouver. En outre, il jugera l'individu précisément parce qu'il se cache sous la généralité d'une espèce. Seule compte pour Dieu l'histoire de ton âme et plus l'essaim communautaire te façonne plus tu seras seul. Ton histoire vaut plus que l'histoire du tout.

La postérité du serpent est rusée. Elle use de tout pour nous convaincre qu'elle émane du Fils de l'homme. Son arme la plus efficace étant l'hypocrisie : « Ils connurent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures » (37). Ce sont les feuilles de l'arbre des savoirs qui servent à cacher la nudité spirituelle. L'hypocrisie est la plus vieille activité humaine. Alors que Dieu lui donne une peau, un corps de matière, l'homme découvre soudainement qu'il est mort à l'Esprit. Incarné dans un corps corrompible, nourri et soumis aux lois, il est mort-né. Il tente alors de retourner son échec. Sachant qu'il ne sera jamais un fils de l'homme il consacre tout son talent à le feindre et se persuade de le devenir. L'hypocrite est le maître, la tête de tous

les péchés, le raté le plus réussi ! Il mime la spiritualité précisément en l'inversant. En effet, la nudité dont il n'avait pas honte lui fait désormais peur. Cette liberté le terrorise car elle risque de révéler sa culpabilité. Aussi devient-elle entre ses mains l'essence du péché tandis que l'obéissance reçoit le titre divin. Il s'abuse lui-même en cloîtrant son existence sous les vêtements rutilants de la moralité, oubliant que le propre de Dieu est d'affranchir. En outre, entre les mains des autorités l'hypocrisie s'exerce comme un art. C'est pourquoi le Christ traita abondamment les chefs religieux d'*hypocrites*. Il rejetait tellement leur manque d'authenticité qu'il ne craignait pas de les offenser ainsi : « Les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu. » (Mat. 21).

Sur les trottoirs et à la vue de tous, la prostituée est franche et dénuée d'hypocrisie. Tout le contraire du christianisme officiel, lui qui fait frémir les multitudes de sentiments spirituels en parlant des souffrances du Messie, de sa solitude et de l'autre monde. Or, voici le signe du religieux selon le Christ : « Il ne fait pas ce qu'il dit ! » (Mat. 23) Car les chrétiens aiment le bien-vivre du terreneux et ils soupçonnent la souffrance d'être une faute. Quant à la solitude, tels des épiciers, les chrétiens veulent être amis de tous. Ils prêchent que « Dieu a toute liberté de pardonner » pour mieux dire ensuite : « Dieu t'ordonne de porter le joug de la morale. » Il devient finalement impossible de séparer la liberté évangélique et l'obéissance ecclésiastique. Le seul espoir pour les chrétiens, c'est que Dieu les dénude, les dévoile à eux-mêmes derrière leurs jeux de rôles. Que leur propre hypocrisie les fasse grincer des dents avant qu'il ne soit trop tard.



MARDI

LA CONSCIENCE

À PROPOS DU RÈGNE DES DIEUX

ET IL MIT À L'ORIENT DU JARDIN D'ÉDEN  
LES CHÉRUBINS QUI AGITENT UNE ÉPÉE FLAMBOYANTE,  
POUR GARDER LE CHEMIN DE L'ARBRE DE VIE.

« C'est à l'astronomie que nous devons la notion de loi.<sup>1</sup> » C'est ainsi que le philosophe Louis Rougier expliquait les sommes considérables que les gouvernements consacrent à l'astronomie ; car, disait-il, en citant Henri Poincaré : « La loi est une des conquêtes les plus récentes de l'esprit humain ; il y a encore des peuples qui vivent dans un miracle perpétuel et qui ne s'en étonnent pas. C'est nous au contraire qui devrions nous étonner de la régularité de la nature. Les hommes demandent à leurs dieux de prouver leur existence par des miracles ; mais la merveille éternelle, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles. »

Il est vrai que la science consiste à ne plus s'étonner du miracle mais à s'émerveiller du non-miracle, de la régularité des lois, de la fidélité qu'a la nature à leur obéir. C'est pourquoi la science n'admet qu'un Dieu façonné selon cette image et dont la théologie pourrait se résumer de cette façon :

---

<sup>1</sup> LOUIS ROUGIER, *Astronomie et religion en Occident*.

« Dieu ne s'étonne pas de sa création comme si elle était miraculeuse, car il a une connaissance absolue de son fonctionnement et obéit lui-même à ses propres lois. Il s'émerveille lui aussi de la raison qui gouverne et conduit le cosmos éternellement. » Par suite, le savant instruit au pied de l'arbre des savoirs, tel l'animal le plus intelligent, prophétise en ces termes la paix à l'humanité : « Ainsi parle la science : Ô homme, vois la réalité dont je te bénis, ne deviens-tu pas comme le divin ? Moi seule te dévoile l'énigme des commencements, je pose dans ta main les lois des cieux et de la terre. Fais donc de mon royaume une cité pure sans t'inquiéter du miracle, pas plus que Dieu ne s'en étonne. Tout comme lui, adore-moi : de cela dépend ton bien-vivre. »

Dès le premier jour de la création, nous lisons ceci dans le texte biblique : « Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. » L'Esprit divin, après avoir tiré la vie hors de l'obscurité du néant, hors de sa non-existence, fait paraître les forces de la lumineuse raison. C'est par elle qu'il maintient le créé à l'extérieur de l'invariable et immuable néant. Aussi nourrit-il la Création à l'arbre des dualités, la plaçant sans cesse en mouvement et en variation, à la limite du chaos, lui imposant de « ne rien perdre ni créer mais de tout transformer. » Un autre livre biblique confirme d'ailleurs cette primauté de la science (Prov. 8) :

Voici la sagesse qui appelle, la raison qui élève la voix. [...] À moi les conseils, gage de succès ; je suis l'intelligence, et la force est mon attribut. [...] L'Éternel me créa au début de son action, antérieurement à ses œuvres, dès l'origine des choses. Dès les temps antiques, je fus formée, tout au commencement, bien avant la naissance de la terre.

Au commencement était donc l'intelligente et subtile raison que protège la morale. Est-ce exact ? Non. Au commencement était le Vouloir de Dieu, l'Esprit parlant : « Dieu dit. »

Qui donnera une explication au pouvoir de sa volonté? Il n'y en a aucune. Toute explication se transforme elle-même en pouvoir. Dieu peut simplement *parce qu'il le veut*. Il souffle ensuite une parole fondée sur le seul vouloir. La raison en est-elle offensée? Certes non, elle est sans volonté, elle n'est pas l'Esprit vivifiant. Elle n'est que l'intelligence à qui Dieu prête une énergie pour maintenir la nature hors de la non-existence. Cependant, la raison met une limite au néant mais ne peut le vaincre. Elle est remplie de certitudes et de ce fait incapable de déchiffrer le mystère divin de l'infini des possibles. La science ne peut voir le visage de Dieu et se voile en sa présence. Quant à notre justice, nourrie aussi des dualités à l'écuelle de la nature, elle craint Dieu sans toutefois le connaître. Notre malheur fut de lier vouloir et raison : de vouloir selon les tables de la raison en méprisant la foi irrationnelle. Plus notre volonté se dissout dans la logique, plus disparaît l'inattendu alors que nous chantons avec Poincaré : « Que de merveilles! nous vivons enfin dans l'ordinaire où tout est régulier et ordonné ; la maudite volonté imprévisible est vaincue : il n'y a plus de miracles. »

Le premier jour de la création est en vis-à-vis<sup>1</sup> avec le quatrième jour. En effet, en ce jour paraissent le soleil et les étoiles, c'est-à-dire la lumière du premier jour en mouvement! À cet instant la raison est mise en travail à partir des lois de l'astronomie. Depuis lors, ces lois dirigent les planètes,

---

<sup>1</sup> De même pour les autres jours de la création. Le 2<sup>e</sup>, où l'air et l'eau se séparent, est face au 5<sup>e</sup> où paraissent les oiseaux (*air en mouvement*) et les poissons (*eau en mouvement*). Le 3<sup>e</sup>, où la terre produit les végétaux, est face au 6<sup>e</sup> où paraissent les animaux terrestres (*végétaux en mouvement*), puis l'homme forgé par Dieu (*terre en mouvement*). Ce rapport statique-dynamique atteint son apogée au 7<sup>e</sup> jour, fin de la création et porte vers l'Autre commencement. Ici, l'homme devenu un fils de l'homme domine son existence. Il est Un. L'Esprit unit l'âme au corps, le désir à la réalité. L'unité du vivant est impossible à la raison obéissante, c'est l'Esprit qui a cette liberté. La raison ne lui sert que d'instrument de travail, comme l'encre et le papier servent au romancier. Lorsque le personnage accompli sort et s'anime, il jette le livre. Seul l'Auteur qui lui a donné la vie a son amour.

notre terre et sa nature, de sorte que Louis Rougier avait raison : « C'est à l'astronomie que nous devons la notion de loi ». Ces lois fondamentales sont la tête de la raison venue au premier jour. Établies en tribunal dans un espace intermédiaire, elles sont en partie célestes, Dieu intervenant au-dessus d'elles selon son vouloir, et en partie terrestres alors qu'elles se subdivisent en de multiples vérités physiques ou écologiques... Par ailleurs, à l'instant où l'homme leur cède sa liberté, il est exilé du jardin et se divise en lui-même. C'est par cette brèche que les lois possèdent alors notre intériorité, brûlant nos consciences et nous offrant des fictions. Semblables à des « présences célestes dont l'épée flamboie », elles nous écartent de la vie de l'Esprit : l'arbre de vie.

La raison gouverne le créé telle une « armée céleste » que Dieu manœuvre selon ses desseins. Nous aurions pu devenir maîtres de nos existences à ses côtés, mais en couronnant la création et en partageant sa nourriture nous nous sommes rendus inférieurs. Nous voici désormais soumis au règne des dieux, dominés par les forces naturelles, les lois scientifiques, morales et religieuses, les principes politiques, les anges... Ces dignités qui forment une seule et même administration nous voilent l'indécelable direction que le Père leur impose. Leurs continuelles métamorphoses s'ajustent parfois à nos choix pour ailleurs s'y opposer avec violence, Dieu nous livrant plus ou moins à leur intimité. C'est pourquoi depuis l'Olympe jusqu'au Siècle des Lumières elles gagnèrent en efficacité et en subtilité. Ainsi naquit par exemple la démocratie dont Tocqueville discerna si bien les traits dans l'Amérique de 1830 (t. 2, part. 4, chap. 6) :

*Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et*

*les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger.*

L'intention divine est de nous communiquer sa liberté, c'est-à-dire sa vie, afin que nous ne soyons plus un jour soumis aux vérités illégitimes. Non seulement Dieu nous paraît incohérent, car il utilise notre dévotion aux lois à seule fin de nous en libérer, mais en plus il nous trompe ! Alors qu'il nous livre aux lois que nous aimons, il sépare les uns des autres. Les fils du royaume engagent une terrible lutte contre leur domination et cherchent la résurrection, quand les fils de la terre s'offrent de plus en plus à leur joug. Aussi est-il indispensable d'avoir une certaine clarté de l'étonnante manière dont Dieu dirige les forces. Ce à quoi l'Église échoue ! En faisant du Christ l'incarnation d'une morale divine et en traduisant sa promesse comme une victoire des forces du bien sur celles du mal, l'Église abolit l'Évangile. En effet, l'autorité du Christ est à l'encontre de toutes les forces et non en conformité. Il promet un monde où ne règnent ni le bien, ni le mal, mais la liberté. Sais-tu, ô homme, si tu voudras demain le bien désiré aujourd'hui ? Or, si tu te soumetts à ce bien pour l'éternité ce n'est pas toi qui règnes. Ce bien que tu t'imposes peut se retourner soudainement en mal et te signifier ainsi combien tout échappe à ton contrôle. C'est par notre incrédulité que les morales entrent dans l'éternité. Leur garde est si rusée que plus elles nous bénissent et plus leur glaive s'aiguise, tandis que la liberté divine s'enfuit. Heureux qui en a la révélation avant de mourir !

Toute vie d'homme est comme une cité qu'il se bâtit; il l'entoure de murailles, y place des protections et l'administre pour le bonheur de son âme. En outre, il bâtit en son cœur le temple des vérités qu'il admire et auxquelles il sacrifie le sang de sa volonté, tout comme on sacrifie aux idoles pour acquérir la paix, la prospérité et l'onction du groupe. Que fait Dieu durant la vie de cet homme? Tel un souffle, il exerce une action invisible sur les troupes qui assiègent la cité. En effet, des forces armées encerclent la ville et leurs espions vont et viennent de l'extérieur vers l'intérieur. Tous obéissent aux lois afin d'exécuter sur la cité vivante les verdicts d'un tribunal moral. Quant aux espions, ils conditionnent la volonté à obéir aux tables de la loi en l'informant des punitions et des récompenses: ce sont les consciences. Cependant, cette justice légaliste, bien qu'effrayante, est soumise à l'arbitraire de Dieu. Elle n'échappe pas à sa volonté qui peut fort bien décider que les premiers soient les derniers ou que prospère l'injuste pour révéler le juste.

L'homme est l'animal le plus rusé de la création et Dieu se joue de sa sagesse. Plus l'intelligent croit en ses vérités éternelles, s'éblouissant de leurs lumières pour réussir sa vie, plus il est aveuglé. Certain d'imiter le Christ alors qu'il soumet sa volonté à ces vérités-là, il ne discerne pas que ce dernier incarne un Dieu désobéissant et irréligieux! De fait, d'imprévisibles *soudain*, totalement illogiques et même injustes peuvent surgir à tout moment dans sa vie. Néanmoins, en réprimant la volonté de l'homme, le règne des « vérités » fait de lui un homme sage, beau et religieux: à l'image et à la ressemblance des dieux-lois. C'est dans ce but que l'homme élabore sans cesse des doctrines et qu'il cherche à prévoir l'œuvre et les jugements des impératifs moraux. Pragmatique et craintif, il envoie une ambassade auprès de la raison et signe avec elle une alliance dogmatique. Il jure de suivre ses règles à la lettre et dans le moindre détail de sa vie, persuadé

qu'il sera récompensé par des sentences favorables. Il se voile la conscience avec les toges de la morale jusqu'à devenir une « conscience-guide » pour les autres. Il pense manier l'épée des anges tout en protégeant l'arbre de vie ! Sa vie brille, son temple prospère et sur sa cité florissante flottent les bannières des armées royales ; il a sa récompense ! En vérité, « croyant dans son aveuglement que sa vie est agréable à Dieu et qu'il lui a donné le change<sup>1</sup> », son crime est abyssal puisqu'il est établi par la permanence de toute sa vie. Si le temps naturel durant son existence n'a pas établi de preuves contre lui, il oublie que Dieu est éternel et qu'il n'est jamais à court de temps ! Lorsque meurt cet homme, ce sont ses propres vérités lumineuses qui le transportent au lieu où surgit le soudain du Dieu vivant : « Ô homme, tu as aimé tes lois plus que moi qui te l'ont bien rendu. Mais te voilà trahi, ta cité est engloutie et tu n'as plus rien à sacrifier à tes certitudes éternelles pour la rebâtir. Ne m'as-tu pas aussi sacrifié à l'arbre de tes lois, offert sur l'autel de ta science, vendu à ton église, moi le Vivant qui te parle ? »

Tel est donc le propos du livre de Job. Dans cet écrit, un tribunal moral – le satan – met Job en accusation : « *Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ?* » (chap. 1). Et Dieu octroie une aire d'action à cette plainte ! L'armée des forces se met alors en marche. S'ensuivent des vols, des meurtres et des catastrophes naturelles ravageant la cité de Job, tous ses biens et ses dix enfants. Enfin, la maladie survient et Job ne conserve que sa vie et sa santé mentale. Pour finir, l'épreuve devient verbale lorsque sa femme l'excite à maudire Dieu et que ses amis l'accusent : « *Qui sème l'injustice en moissonne les fruits* » (chap. 4) ; ou encore : « *Tu abolis la piété, et tu détruis la prière qui s'adresse à Dieu.* » (chap. 15). Ce dialogue durera tout le livre. Après la misère, la mort des siens, les tourments physiques,

---

<sup>1</sup> SOREN KIERKEGAARD - *L'Instant*, numéro 8.

et la trahison de sa femme, Job dut relever le plus difficile des combats : celui contre la raison qui est toujours une lutte religieuse. Tel est donc le rôle de ses « amis », c'est-à-dire du Clergé de l'époque. Job devra bafouer la loi afin de garder le seul trésor qui lui reste : sa foi ! Il reconsidère tout d'abord la justice du bien et du mal et constate sa vanité : « *Tout se vaut, car, j'ose le dire, Dieu détruit l'innocent comme le coupable.* » (chap. 9). Puis il entre dans l'absurde ; il appelle Dieu à s'offrir lui-même comme caution, à dépasser librement les lois aveugles et impitoyables par amour pour Job : « *Dépose un gage, sois ma caution auprès de toi-même ; car qui voudrait répondre pour moi ?* » (chap. 17). Finalement, l'allégorie se clôt par la cinglante réponse de Dieu aux religieux : « *C'est par égard pour Job que je ne vous traiterai pas selon votre folie, que je ne vous infligerai pas d'humiliation ; car vous n'avez pas dit la vérité sur moi comme l'a fait mon serviteur Job.* » (chap. 42). Les porte-paroles de l'accusation sont désavoués mais seront peut-être graciés. Quant à Job, ayant montré sa foi, il découvre son arbre de Vie et recevra au centuple.

C'est à juste titre que la Bible définit l'homme de foi comme étant « celui qui vaincra » : un réchappé du règne des lois devenu maître de sa conscience. D'abord élevé par la raison, il est ensuite terrassé par son inflexible justice. Sa chair terrestre ne pouvant satisfaire aux lois venues des astres et sa volonté étant impuissante, il est de la sorte poussé vers la foi. Elle seule lui ouvre les portes du tout-possible divin. La raison garde la Vie et sert donc l'œuvre étrange du Dieu caché qui ne remet sa victoire qu'aux vaincus. De cette façon a vaincu le Christ, non pour fortifier nos maisons de terre mais pour nous les donner comme marchepied vers sa demeure. En ce jour, les fils de l'homme mettront le règne des dieux en défaut. Ainsi parlait l'apôtre (1 Cor. 6) :

« Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? »



MERCREDI

LA MAISON DU ROI  
MÉFIEZ-VOUS DES FAUX FRÈRES !

J'ai bien conscience que ces quelques entretiens apparaîtront scandaleux à certains. Mais l'Évangile doit-il éviter de scandaliser? Le Christ lui-même ne déclarait-il pas être une occasion de chute? « *Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi.* » (Luc 7). Je rappelle qu'il donna cette réponse aux deux hommes envoyés par Jean le baptiste pour lui demander: « *Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* » La réponse du Christ fut parfaite puisque, de la prison où il se trouvait, Jean fut ensuite « scandaleusement » décapité. Et cependant, le profit de cet événement se trouve dans ce que Jésus ajouta dès après, en s'adressant au peuple présent: « *Parmi ceux nés de femmes, aucun n'est plus grand que Jean.* » C'est donc ainsi qu'il faut entendre le Christ: « En vérité, il vous sera impossible de ne pas douter de moi; voyez, cela arrive aux plus grands parmi vous. » Es-tu épargné par le doute? Crains-tu de questionner Dieu? Si tel est le cas, tu crois au messie du non-scandale. Ta conviction en vaut une autre mais elle n'est pas la foi. Il se peut même qu'elle soit un intégrisme latent, fière d'être plus grande que Jean qui prit la liberté de douter sans cesser d'aimer.

De même qu'un grand amour né d'un grand pardon, une foi profonde se doit de transpercer de terribles doutes. Qui aime les évidences et fuit les incohérences de Dieu ne cherche pas la foi mais un placebo. Il en sera peut-être délivré lorsque Dieu le scandalisera. Tel fut le cas de nombreux personnages bibliques. Moïse, Élie ou Paul atteignirent leur point de rupture en basculant même dans le meurtre ! Mais leur pragmatisme ne paya pas. L'alliance de la loi avec la foi produit toujours la transgression des lois et le déclin de la foi en religion. Tant que Dieu est vu dans la toute-puissance, le succès et l'ordre, nul n'apprend « à mourir dans la foi sans obtenir les choses promises, à les voir et les saluer de loin tel un étranger et un voyageur sur la terre<sup>1</sup> ». Tout chrétien désireux d'acquiescer ici-bas la sécurité et l'équilibre se devrait de ne plus prononcer le nom du Christ, il lui suffit de suivre les lois du soleil promises aux bons comme aux méchants. Pour ce qui est du Christ, la foi avec la stabilité est impossible, si tu veux le suivre tu deviendras un étranger sur cette terre du soleil. Sinon nul ne t'empêche de rester un terreux et de te confier aux lois qui structurent notre univers. Toutefois, si par malheur tu mêles le Christ à ces vérités que nous imposent les astres il te faudra le dépouiller du scandale, tu n'auras plus que l'idole d'un faux messie dressé sur le socle des églises. De là vient leur chute. Elles tuent la foi en abolissant du Christ le scandale. Le Fils de l'homme n'est pas venu embellir la terre mais y jeter un feu. Il est venu arracher le terreux de sa nature, le sortir de sa chrysalide, lui donner un autre nom, un autre commencement, un autre corps, une autre maison qui n'est pas de ce monde. Que le chrétien qui dorlote sa personne cesse donc de se tourner vers la croix, c'est là précisément qu'adam le terreux est en danger. Tu crois pouvoir rendre pure l'humanité mortelle ?

---

<sup>1</sup> Voir LA LETTRE AUX HÉBREUX, chap. 11.

Adore l'armée des lois avec ses sciences, ses religions, ses politiques : elles sont équipées pour t'offrir un tel espoir.

Rappelle-toi que les papillons n'ont pas d'ailes en naissant. Ils ressemblent même à un être rampant : la chenille. Celle-ci, après avoir fendu sa première peau, habite un temps dans une seconde enveloppe, une sorte de maison, un cocon qu'on nomme *chrysalide*. Cachée à l'intérieur, elle se transforme en papillon puis devra déchirer cet abri pour s'envoler enfin. C'est la science du bien et du mal, avec tous ses avatars, qui tisse les chrysalides douillettes d'adam le terreux, le Christ en est la déchirure et les ailes du papillon symbolisent sa promesse de résurrection. Quant à l'Église, elle est adultère parce qu'elle recoud la blessure de la chrysalide pour ne pas en sortir. De plus, elle ose proclamer la résurrection alors qu'elle arrache les ailes du christianisme pour le maintenir dans la maison-mère. Tout en se vautrant en plein jour avec ses amants, elle ne cesse de justifier par l'Écriture ses efforts pour rapiécer le vieux cocon avec la promesse du royaume des cieux : « Moïse transforma le monde et prouva la puissance du nom du Seigneur... L'appel prophétique de Moïse est l'appel de tout chrétien né de nouveau. Nous sommes les successeurs de Moïse et nous sommes envoyés dans le monde pour démontrer la même chose.<sup>1</sup> » L'amant favori du chrétien est la maison de la Tôrâh dont il a ravi les clefs pour refermer la porte que le Christ lui avait ouverte. Sa culpabilité est de ce fait incomparable, car en disant au Fils de l'homme : « Je t'enfermerai dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a mis au monde<sup>2</sup> », il fait du Christ un terreux.

Nos chrysalides sont une ombre de Dieu. Elles sont le fruit du génie créateur des hommes œuvrant avec la raison.

<sup>1</sup> Propos issu d'un sermon de l'évangéliste REINHARD BONNKE.

<sup>2</sup> Voir CANTIQUES DES CANTIQUES 3<sup>4</sup>.

Dans notre boulimie de bonheur et tout en craignant la souffrance, nous usons de tous les outils qu'offre l'armée des lois pour nous fabriquer de confortables maisons physiques et psychologiques. Pourtant, nos alliances avec les lumières de la raison n'édifient nos maisons qu'à l'ombre du divin. Elles sont incapables d'être une maison de Dieu honorée par sa présence. Nos palais comme nos taudis, qu'ils soient de peau ou de pierre sont inexorablement envoyés à la destruction, dans la poussière. Aussi sont-ils l'*image* de l'absence divine réfléchi par le miroir de notre intériorité. L'aspect en est divin parce qu'il est un *VIDE DE DIEU* où résonne l'écho de son lointain appel. Nous vivons dans cette *ombre-absence* de Dieu. En effet, la raison, ne pouvant projeter sur nous son visage, s'est écrasée religieusement aux pieds de Dieu. Puis elle nous a fait naître d'elle en se faisant *mère-divine* et en nous déclarant « créés à l'image de Dieu ». Ainsi sommes-nous réussis de son côté mais ratés du côté divin. Consacrés « animal le plus intelligent », nous dominons la vie terrestre et la cultivons dans l'espoir que Dieu entre dans nos demeures. Et tandis qu'il s'y refuse et nous relègue à l'ombre de nos claires évidences, Dieu cache dans cet exil l'intention de son dévoilement à venir. L'homme est dans l'ombre de sa révélation. Or, quiconque ne sépare pas l'une de l'autre confond l'ombre et la lumière. Il est de ce fait aveugle, les yeux brûlés par la silhouette divine que dessinent l'homme et ses œuvres : « la lumière qui est en lui est ténèbres ». À cet instant la raison tourne en folie meurtrière, hypnotisée par un projet qu'elle ne peut atteindre. Certes, elle nous a distingués de l'animal en éveillant notre conscience, mais en lui confiant notre nature pour en faire une habitation divine elle s'est révélée faillible. L'impossible est sa limite. Trop lâche pour le reconnaître, elle reporte sur nous toute la culpabilité : « Adam le terreux, tu ne seras jamais une maison de Dieu car tu ne peux vivre hors de ta chrysalide. Tu

n'est pas non plus son image parfaite à moins de décapiter les désirs de tes volontés et de muer en pure obéissance. »

« Plus de diabolique qu'il n'y en a ici, cela n'existe pas » disait Kafka<sup>1</sup>. Je sais combien cela attriste le religieux pour qui la foi en Dieu s'écroule s'il ne peut personnifier le diable. Il a besoin d'un diable qui soit davantage qu'une machination du bien et du mal. Il lui faut un être que la mort affranchira pour exceller au mal contre les hommes lors de son règne aux enfers. Néanmoins, si la géhenne est un lieu terrible c'est par l'absence du diabolique, par son extinction, non par son amplification. Tant que l'homme peut encore regarder son ennemi dans les yeux, il lui est permis de le combattre et de ce fait d'espérer. Mais lorsqu'il a épuisé toute sa vie terrestre, c'est-à-dire toute sa liberté d'action, la tentation et l'épreuve ne trouvent en lui plus rien pour s'incarner. Le diabolique disparaît. Les preuves de sa culpabilité sont laissées au juge qui le jette en prison. L'homme est dans un abîme où toute lutte est impossible. Jeté au mépris, il connaît l'étroitesse d'un éternel regret, celui-là même que Dante traduisait ainsi : « Il te faut abandonner tout espoir. »

De là vient que Dieu livra Jésus à la mort pour en ouvrir les portes, mais c'est sur terre qu'il le conduisit devant le diabolique (Mat. 4<sup>1</sup>). De même, c'est par la volonté de Dieu que l'innocence des hommes fut éprouvée et c'est par elle que nous cédonc ici-bas notre liberté à la justice du bien et du mal. Aussi doit-on en boire l'amertume tant ses lois nous excitent à la vie éternelle tout en nous en barrant l'accès. Ayant gravi les monts de la connaissance, nous avons converti nos servitudes en maisons de poupée d'où l'horizon est absent. Nos chrysalides dorées sont un leurre de liberté et notre crime consiste à les idolâtrer. La nature veille d'ailleurs à les écraser, tel un oracle, nous criant combien

---

<sup>1</sup> FRANZ KAFKA, *Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin*.

l'accroissement de nos savoirs révèle le retrait de Dieu, faisant briller son ombre d'un noir étincelant fort inquiétant.

La chrétienté ne ment-elle pas quand elle annonce le royaume des cieux? Croit-elle sincèrement que notre monde est une esquisse « imparfaite qui sera abolie<sup>1</sup> »? Si tel est le cas, pourquoi continue-t-elle à bâtir ses églises? En vérité, elle croit que seules ses chrysalides ne seront pas dévorées par nos apocalypses, laissant entendre que le royaume de Dieu est en réalité l'Église afin de ne pas avouer qu'elle est l'idole des chrétiens. Comment a-t-elle oublié les propos de Dieu rapportés par Jérémie (c. 45): « Voici, ce que j'ai bâti, je le détruirai; ce que j'ai planté, je l'arracherai. » Pensez-vous que cela ne concernait que le temple de Jérusalem? Cela vise aussi le temple du christianisme. Il n'est de chambre de Dieu que l'individu. Lui seul deviendra la maison du roi. Les communautés ecclésiastiques regorgent ainsi de gens qu'une conversion intellectuelle ou émotionnelle a conduits à l'ombre de Dieu, sur le sein d'une église. Se suffisant dès lors de la nuée divine, ballottés entre la crainte et l'expérience mystique, ils applaudissent et encensent la divinité tel un valet son maître. Ils concèdent tout à la ruche chrétienne. Elle est, croient-ils, l'aboutissement du projet divin où le Bon Dieu déverse ses dons à profusion, enivrant les hommes d'espoir, édifiant et améliorant sans cesse leur petite bulle terrestre tout en les honorant. Tous les courants du christianisme idolâtrèrent l'Église avec la même passion. Siècles et dénominations s'unissent dans un même chant. Les antiques ennemis se réconcilient à la table de leur mère. Calvin embrasse le Pape, car lorsqu'il lance: « Quiconque se sépare de l'Église renie Dieu et Jésus-Christ... Il est digne que Dieu le foudroie avec toute l'impétuosité de sa colère

---

<sup>1</sup> Voir I CORINTHIENS 13: *Quand viendra la perfection, ce qui est imparfait sera aboli.*

pour le briser<sup>1</sup> », il ne fait que répéter le « hors de l'Église pas de salut » de son frère catholique.

En 1926, Otto Dibelius – qui devint évêque luthérien de Berlin – publiait un livre intitulé *Le Siècle de l'Église*, ainsi qu'il désignait le 20<sup>e</sup> siècle. Et Karl Barth<sup>2</sup> de commenter : « on a parlé de l'Église au cours des trente années qui ont suivi la première guerre mondiale plus que pendant les deux siècles précédents réunis. » Il donne l'explication suivante : « Cela peut tenir au fait qu'une grande partie des structures politiques, économiques et culturelles de la vieille Europe s'étaient effondrées, ce qui suggérait la question : ne serait-il pas donné à l'Église de sauver une fois de plus cette vieille Europe et de la ressusciter sous une forme renouvelée ? » Mais un demi-siècle nous sépare de ces propos et nous sentons qu'une chose irrémédiable s'est cassée : l'Église a quitté « les siècles de la foi où l'on plaçait le but final de la vie après la vie.<sup>3</sup> » En réalité le 20<sup>e</sup> s. régurgitait l'Église. Aussi s'est-elle lancée dans une gigantesque plaidoirie sur elle-même, telle une malheureuse s'accrochant à un siècle vertigineux qui la laissera sur le carreau. Le 21<sup>e</sup> s. sera celui d'un christianisme sans églises. Un christianisme réaliste qui se mettra enfin à chercher le royaume des cieux. C'est dans une lutte avec Dieu qu'il rompra son cordon ombilical pour réaliser l'inconcevable : faire de l'Église un marchepied jusqu'au Père.

Toute la Bible sous-tend ce paradoxe et foisonne d'innombrables exemples l'évoquant. Le murmure du Christ est plus puissant que le tonnerre de la Loi et cependant on nous dit qu'il est gentillet et gracieux. Qui ne connaît les terreurs de la Loi, l'abjecte réalité de son propre abîme, ne verra jamais en Christ plus qu'une douceur léniifiante. L'accusé pleurnichant ses cantiques pense ama-

1 JEAN CALVIN, *L'institution chrétienne*, livre 4, chap. 1.10.

2 Voir son livre *L'Église* (Labor et Fides) dont les citations sont extraites.

3 TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique II*, 2<sup>e</sup> partie, chap. 17.

douer le juge alors qu'il décuple sa colère. On ne joue plus au criminel quand on entend concrètement les verrous claquer, on se cache dans les « ténèbres » de la foi. Le royaume des cieus n'est pas donné aux violents, ces obsédés des miracles et des guérisons qui méprisent l'ange venu révéler leur vraie nature. Pas plus qu'il n'est donné aux forts dont les pieds sont aussi propres que le cœur est double. Il est donné aux accablés et aux désespérés. À ceux qui entrent en lutte contre une justice qu'ils savent impossible à abolir mais que le Christ a comblée au-delà en les établissant *filis de l'homme*. Tandis qu'ils sacrifient leur maison de terre, ils ont en vue une maison de roi qui n'est pas de ce monde. C'est pourquoi, tant que le ciel et la terre d'*adam le terreux* existent, les morales et les raisons portées par la conscience ne disparaîtront pas. Aussi le Christ ne détruit-il pas la Loi et cependant il ne prêche pas cette même Loi que les anges donnèrent à Moïse<sup>1</sup> ! « La Loi et l'Évangile sont étroitement unis dans l'intention<sup>2</sup> » puisque l'armée du bien et du mal précède le murmure du Christ, lui qui est le visage du Père. Tel fut le scandale dans lequel Élie le prophète fut entraîné. Il voulait imposer sa religion de force en privant femmes et enfants d'eau pendant plusieurs années. Impatient d'entrer dans la maison du roi, il fit couler le sang du culte adverse. Mais Dieu lui résista. Il envoya contre lui Jézabel, l'ambitieuse croyante, fille du jeûne et femme du roi. Élie, clairvoyant, « s'en alla pour sauver sa vie ». Il cessa le combat par lequel il cherchait à établir ses évidences. Le prophète de la loi mua en prophète de la foi :

*Il se couvrit le visage : Le Messie est dans le murmure.  
Il n'est pas dans l'ouragan, le tremblement ou le feu  
des lois qui le précèdent et le servent comme son ombre.*

1 Entre autres : Actes 7<sup>30, 38</sup>, Lettre aux Galates 3<sup>19</sup>, Lettre aux Hébreux 2<sup>2</sup>.

2 MARTIN LUTHER, *Commentaire de la lettre aux Galates*. Sur le chap. 3, v. 23.



JEUDI

LE JUGEMENT

DU LOUP ET DE LA SORTIE

« L'amour, c'est une chose de maison » disait l'écrivain Jacques Chardonne, et plus loin il nous rapporte cette anecdote : « Peu avant sa mort, un soir, comme la famille était réunie, un domestique apporta à Tolstoï une lettre non signée, que l'on croit écrite par Trotsky : *Non, Léon Nicolaiévitch, rien ne sera changé par l'amour. Seuls des gens bien élevés peuvent le croire. La terre sera baignée de sang. On tuera les maîtres et leurs enfants, afin d'en débarrasser le monde. Je regrette que vous ne soyez plus en vie à ce moment pour connaître votre erreur.* »

Croyez-vous que Trotsky aimait la guerre et Tolstoï la paix ? Alors, vous faites erreur. Certes, par réflexe nous défendons d'emblée l'écrivain et son « obligation de servir le bien » pour sauver le monde, puis nous rejetons la barbarie du révolutionnaire... Pourtant, contre toute apparence, ce n'est pas l'amour et la haine qui les distinguent mais deux types de violence. En effet, ayant à peu de choses près le même sommet en vue – faire régner l'entraide et l'égalité dans le monde – seuls leurs chemins pour l'atteindre font naître la discorde entre eux ! Quant l'un serpente avec la conscience, l'autre prend la voie directe.

L'un et l'autre se tiennent devant l'arbre gigantesque du bien et du mal pour traduire la vie, mais ils l'étudient de deux endroits opposés. De ce fait, ils élaborent deux chemins distincts pour apporter le bien-vivre à l'humanité. Alors que Tolstoï pense l'atteindre au fouet d'une morale de l'amour, Trotsky est certain que l'amour est impuissant devant les volontés de domination. Dès lors, rien ne retint Trotsky d'imposer son idéologie par la violence directe : dévêtu de l'antique morale, l'homme nu devait être « reprogrammé » ou mourir. En revanche, les vertus habillaient Tolstoï du glorieux titre de « prophète de la paix ». La foule réclamant de tels bergers, il n'eut aucun mal à lui cacher ses véritables intentions. Il en témoigne dans son œuvre *Confession* : « Tout ce que je disais n'était que mensonge et feinte. Je ne savais rien, je ne croyais en rien, je voulais uniquement devenir célèbre et riche, et j'ai feint d'être un maître omniscient. » Le révolté y voyait donc plus clair que le vertueux : l'homme a un appétit que même son amour ne peut dominer. Il faut des œillères pour l'ignorer.

Trotsky ne fut pas le seul à démasquer combien l'ego est disposé à sacrifier l'amour quand ce dernier le pousse hors des limites de son petit jardin. Cependant, la violence ne résout pas mieux ce dilemme que la morale. Quiconque a vu le brin de paille dans l'œil de son prochain pour découvrir soudain une poutre dans ses propres yeux en sait quelque chose ! Désespéré et incapable de s'en délivrer, il cherchera une autre voie : la porte invisible. Assurément, l'exigence de tels hommes est folle. Ils refusent d'abord l'enthousiasme révolutionnaire que les religieux qualifient de « réveil spirituel ». Semblable à un tourniquet, le théâtre de l'émotion religieuse ramène toujours le croyant à son point d'origine. Le goût d'opium qu'il en garde l'aide à patienter jusqu'au prochain office alors qu'il échoue à la sanctification promise par les morales de la charité. Elle est un leurre.

Ces gens polis ont ici l'illusion d'évoluer en hommes justes parce qu'une obéissance mielleuse les oblige à voir autrement. En vérité, cette vue faussement nouvelle est le fait de convertir l'individu à une idéologie qui fait office d'ocillères. Il suffit de lui présenter l'arbre du bien et du mal sous un angle de vue favorisant ses intérêts terrestres. L'envoûtement est tel que « sa poutre la plus horrible se transforme miraculeusement en une chose utile, nécessaire, et même belle<sup>1</sup> ». L'amour de ces gens civilisés est une violence fine et vicieuse. Quand l'esclave domestiqué en citoyen se prend pour un maître, il consolide le pouvoir du despote qui le fait progresser. Celui-ci s'est juste déguisé en « bien ». La remarque de Trotsky était fondée : *rien ne sera changé par l'amour*. Tolstoï le savait fort bien d'ailleurs car voici la conclusion de l'épisode : « Tolstoï se leva aussitôt et se retira dans sa chambre. » Le mercenaire prend toujours la fuite devant le loup.

Que feront les désespérés qui ne veulent ni du butin des loups ni du salaire des mercenaires ? N'étant pas suffisamment bien élevés, ils refusent les ocillères de l'animal intelligent. En outre, leur arracher les yeux ne servirait à rien puisqu'ils se savent déjà aveugles. Aussi s'enfuient-ils par une porte rendue invisible aux uns et verrouillée pour les autres. Les violents du renouveau ou les vertueux de la tradition parviennent parfois à la remarquer, néanmoins, ils ne voient pas comment l'ouvrir puisqu'ils ne sont pas aveugles mais remplis de certitudes. Ils se tiennent à l'intérieur de la même réalité qu'ils observent, l'un du couchant et l'autre du levant, chacun traçant les frontières de son enclos en expliquant à sa manière le bien et le mal. D'autre part, il n'est pas inhabituel que l'un passe dans l'espace de l'autre par quelque conversion ou « évolution » intellectuelle. Le loup est un futur mercenaire. Il mettra de l'eau dans son vin

---

<sup>1</sup> LEV CHESTOV, *Athènes et Jérusalem*, 4<sup>e</sup> partie, chap. 13.

et finira par se convaincre que les gens bien élevés changeront le monde. Tel un précieux témoin auprès des « brebis-mercenaires », il les aidera à mettre en oubli leur révolte d'antan et la nature de loup tapie dans leurs cœurs. Les uns avec les autres feront carrière en devenant voleurs d'âmes. Ils appelleront les hommes à s'enfermer dans leurs communautés éparpillées sur terre en bergeries de toutes sortes.

Cette dispersion d'églises porte le nom de tolérance dans le dogme chrétien. Par contre, on interdit formellement de séparer le concept d'Église et le Christ. Toutefois, en disant « celui qui n'assemble pas avec moi disperse », le Christ a en vue « un royaume qui n'est pas de ce monde » ; l'Église terrestre en affirmant être ce règne est de ce fait la dispersion ! C'est à cause de ce mensonge que ses portes sont scellées par des gardiens célestes. De même, l'athée est incarcéré dans ses convictions par la science. Ces brebis jumelles sont sous l'emprise d'une « suggestion pareille à celle que subit un coq si l'on trace autour de lui un trait à la craie. Le coq ne pourra sortir de ce cercle, comme s'il s'agissait d'un mur et non d'une ligne. Si le coq savait raisonner et exprimer ses pensées en paroles, il aurait créé une théorie de la connaissance, dissenterait sur les évidences et considérerait le trait de craie comme la limite de l'expérience possible<sup>1</sup> ». Il nous faut donc remercier Dieu d'avoir placé des anges aux portes des vérités. Ils retiennent les certains dans leurs temples. Si les religieux et les scientifiques parvenaient à franchir le seuil et se saisissaient du mystère de la Vie, nous serions livrés à la bonté des enfers. C'est-à-dire à la doctrine des réincarnations. Chacun serait sans cesse ramené à la vie afin de restreindre sa volonté dans le cercle de la vérité. On laverait petit à petit sa pensée jusqu'à ce qu'on admette que son « bien » doit être celui que la communauté a ratifié.

---

<sup>1</sup> LEV CHESTOV, *Les révélations de la mort*, chap. 7.

Dieu préserve ainsi les bergeries du scandale de sa folie. Alors qu'il dit au fils du royaume: « Viens et suis-moi, sans savoir où tu vas », l'enfant est, lui, remis entre les mains de tuteurs légaux qui lui disent: « Écoute et obéis! » Les fils de l'Église sont livrés au jugement des anges. Pareillement, l'Apocalypse s'adresse à « l'ange de telle ou telle église » comme à un ensemble encore impersonnel (chap. 2 et 3). Au sein de l'histoire humaine dont elles font partie, les églises sont prises dans sa ronde perpétuelle, dans une « désespérante alternance de dictatures et de relâchements, d'orgie de liberté succédant à une orgie d'exterminations...<sup>1</sup> ». Elles sont dans la forge du bien et du mal, entre l'enclume et le marteau où s'opposent loups et mercenaires, tantôt violemment réveillées d'eschatologie, tantôt martelées par une rigide morale. Persuadées d'abord que l'amour moral est tout-puissant, elles parquent en ignorant leur faiblesse, oubliant qu'elles ont été enfantées sur une croix. Lorsqu'elles sont dispersées par une réalité qui les dépasse, elles se mettent à pleurer comme le crocodile. Finalement, elles déposent leurs bénéfices auprès des princes dont elle cherchent le secours. Enivrante ou surpuissante, l'Église est toujours condamnée, de sorte que le royaume des cieux est aussi une révélation akklésiastique, une révélation de la non-église. « L'Évangile est l'abolition de l'Église, de même que l'Église est l'abolition de l'Évangile » car « l'Église est jugée par le royaume de Dieu<sup>2</sup> ». C'est pourquoi l'Apocalypse ne voit ni Église ni Temple dans les nouveaux cieux (chap. 21).

À l'instar de tout collectif, l'Église est sans cesse comptée, pesée et divisée. De siècle en siècle les moissons succèdent aux semences. Dans l'invisible sont mis à part les fils de l'homme, un reste qui discerne le murmure du Christ et

---

<sup>1</sup> DMITRI BYKOV, *La Justification*, p. 110.

<sup>2</sup> KARL BARTH, *La lettre aux Romains*, chap. 9.

accède à son scandale. Le Fils de l'homme est à l'extérieur des églises. Il frappe à la porte, il fracture les lignes de notre réalité moribonde, il ordonne aux portiers d'ouvrir le chemin de la Vie. Dès lors, ce reste sans terre et sans église dira avec Chestov : « Il ne s'agit pas de discuter, mais de combattre. Il faut s'efforcer de trouver non pas des arguments, lesquels n'existent pas en somme, mais de nouvelles paroles d'incantation, afin de se réveiller des évidences, afin de rompre le charme dont nous a ensorcelés la raison<sup>1</sup>. » Cette alternative vous paraît cruelle et Dieu trop sévère ? Vous ne savez que faire ? Déposez donc vos actions entre les mains de banquiers. La vie, qui fait tout fructifier, tirera un intérêt de votre vécu. Entrez dans les églises des sages et des prodiges, édifiez les murs de leurs limites, donnez vos dîmes, servez la Tôrah chrétienne, chantez l'illusion de la paix terrestre qui ne viendra pas, saoulez-vous au vin de messe. Que votre ministère s'accomplisse : « Amenez les hommes à prendre le nom de chrétien et faites en sorte que l'on s'entienne là ; rendez si possible le christianisme impossible...<sup>2</sup> »

#### DU LOUP ET DE LA SORTIE

Les hommes déploient un zèle inouï pour leurs bergeries, leurs familles, leurs pays tant ils sont persuadés que « l'amour, c'est une chose de maison ». D'où le succès de la parabole du berger que le Christ introduit de cette façon :

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand. Mais celui qui entre par la porte dans la bergerie, celui-là est le berger des brebis. Le gardien de la porte lui ouvre, et les brebis entendent sa voix... - JEAN 10<sup>1-3a</sup>

<sup>1</sup> LEV CHESTOV, *Le pouvoir des clefs*, 3<sup>e</sup> partie : *Qu'est-ce que la vérité ?* chap. 6.

<sup>2</sup> SOREN KIERKEGAARD - *L'Instant*, n° 1.

La vingtaine de versets de ce récit est typique des résolutions du Christ à l'égard des certains (Mat. 13): « Pour eux s'accomplit la prophétie d'Ésaïe: Entendez, entendez, et ne comprenez pas; regardez, regardez, et ne voyez pas! » Aussi est-il impossible de fixer les paraboles par la logique et celle-ci s'en rit tout autant. Elle affirme que « la porte ne sert qu'à sortir ». Le saugrenu sous-tend d'ailleurs tout le discours, à commencer par l'entrée du Christ dans une bergerie déjà existante. S'il l'avait au préalable bâtie, pourquoi l'a-t-il quittée et verrouillée? En fait, il n'en est pas le bâtisseur, d'autres ont été payés pour cela afin d'y parquer le troupeau. Plus étrange encore est cette révélation: les bêtes sont en prison dans la bergerie car seul le Christ peut leur ouvrir la porte. Et l'étrangeté s'accroît. Le berger ne vient pas pour garder les brebis, mais pour mener certaines dehors. La porte ne donne qu'à sortir, elle ne s'ouvre que vers l'extérieur.

...il appelle *par leur nom* les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit *dehors*. Lorsqu'il a fait *sortir* toutes ses propres brebis, il marche devant elles; et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. - 10<sup>3b-4</sup>

Le Christ va-t-il ensuite créer sa propre Église? Rien n'est plus faux. Il les fait sortir pour les conduire au royaume des cieux; quand tous y seront parvenus, l'unité surgira. En les appelant ici-bas « par leur nom », il est pour chacun le chemin privé qui y mène: l'Église n'est pas le chemin. Elle n'est pas non plus l'habitation de Dieu, qui n'y reste pas. Seul celui que le berger connaît par son nom est une maison de Dieu. Les églises sont un parvis d'appel parmi d'autres. Si tu désires le Christ en y entrant, c'est qu'il te prépare à en sortir au temps convenable. Dehors tu trouveras une nourriture solide, sans la clôture des premières théories:

Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé;  
il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages. - 10<sup>9</sup>

Le jugement d'une église précède toujours la venue du Christ frappant à la porte du cœur. Dieu rejette l'unité de l'Église, car elle tend vers une totalité uniforme. De même, il n'a pas voulu qu'Adam soit un et sans vis-à-vis. Aussi disperse-t-il sans cesse l'Église pour que les siens cherchent en eux-mêmes le royaume des cieux. Néanmoins, la morale des Tolstoï est plus asservissante que le face-à-face des Trotsky. Tout mercenaire dure plus dans le temps. Tel un *berger-voleur*, il est formé pour escalader les murs de la conscience gardée par les lois; il se rend efficace pour rassembler! Le loup, lui, fascine d'abord par la nouveauté, mais finit toujours par une dispersion. La brebis ne survit pas sans l'ordre et la stabilité, elle se réorganiserait donc en petits groupes. Le loup est le jugement des mercenaires, lesquels ensuite se recréent d'autres positions. Aussi y a-t-il une grinçante similitude entre le loup et le Christ! Tous deux font sortir les brebis. Cependant, on suit le loup uniquement si on peut le justifier moralement par le jeu des dualités. La métamorphose s'enclenche alors. Dans la chaleur d'une nouvelle étable, la révolte tiédra à la vérité du loup devenu mercenaire. Tandis qu'une autre nouveauté prépare déjà son jugement!

Il en est autrement des fils de l'homme. Ils quittent les bergeries sans s'appuyer sur les justifications de la raison. Leur berger a donné sa vie pour eux et le tombeau n'a pu ensuite le retenir. Aussi ne le trouvent-ils nulle part si ce n'est dans leur foi. Ils sont tels des nomades aux migrations insaisissables, tout comme celui qu'ils suivent! « Ils ont un démon, ils sont fous » diront loups et mercenaires (v. 20). En vérité, l'amour de leur berger est réellement une chose de maison, mais à sa mesure, c'est le royaume des cieux qu'ils ne peuvent montrer. Le Christ ne reviendra pas sur terre, il y est déjà, il fait sortir les siens jusqu'au dernier et nul ne le verra avant d'avoir franchi la dernière porte.



VENDREDI

## À PROPOS DU CHRIST

### LES DEUX ÉGLISES

Les églises ont deux Anciens Testaments. L'Ancien Testament grec apparaît très tôt dans l'Église, comme nous l'explique ici Léon Chestov<sup>1</sup> : « Gilson<sup>2</sup> cite une phrase de Clément d'Alexandrie, montrant que la pensée chrétienne à ses débuts admettait déjà deux "Anciens Testaments" : la Bible et la philosophie grecque. Il indique que les philosophes du Moyen Âge considéraient que le "*connais-toi toi-même*" delphique était *tombé du ciel*<sup>3</sup> [...] Non seulement Descartes, mais tous ses successeurs jusqu'aux représentants les plus marquants de la philosophie moderne, sont étroitement liés aux scolastiques<sup>4</sup> : Leibniz, Spinoza, Kant et tous les idéalistes allemands ont suivi la voie tracée par la pensée scolastique ; eux aussi considéraient la philosophie grecque comme une sorte de second "Ancien Testament." »

Le christianisme construit des ponts. Durant vingt siècles, toutes les dénominations ont bâti, restauré et fortifié un

1 *Athènes et Jérusalem*, 3<sup>e</sup> partie, chap. 1.

2 ÉTIENNE GILSON, historien de la philosophie médiévale, mort en 1978.

3 Cette sentence grecque était gravée sur le fronton du Temple de Delphes.

4 Philosophie du Moyen Âge mêlant pensée grecque et chrétienne (*schola*, école).

pont majestueux. Posé sur les piliers des philosophes grecs et de la Bible, il leur a permis de traverser le flux de l'histoire tout en reliant les civilisations entre elles. Cela nécessita bien sûr des coupes dans l'Évangile afin de l'adapter à la raison grecque. On fit en sorte qu'il ne soit plus l'Évangile tout en lui gardant son apparence et son titre. Et malheur aux hommes qui exhortèrent les églises à briser ce pont ! La chrétienté préféra verser leur sang, refusant de perdre sa gloire et son commerce avec les rois de la terre.

Rendues ainsi légitimes, les églises déambulèrent sur les trottoirs des villes, charmant sans cesse les autorités officielles afin d'être comptées parmi leurs concubines : une prostitution sous le voile de la sagesse et de la morale. Car l'identité même des églises est prostitutionnelle par la nature du nom qu'elle s'est choisie : « Église ». En effet, nous savons tout d'abord que le mot *église* devrait se traduire par *assemblée*. Il fut créé en manipulant son terme d'origine : le grec *ekklésia* (ἐκκλησία) devint *ecclesia* en latin puis *église*. Le nom était fort connu de la langue grecque et de ses textes antiques, bien avant de se retrouver dans les Écritures. Il était largement utilisé en politique pour désigner notamment *l'assemblée* des citoyens d'Athènes ou Sparte ; il servait aussi à parler de *l'assemblée* de soldats chez Homère ; on le trouve encore pour les *assemblées* associant des cités autour d'un sanctuaire (les amphictions) tel qu'à Delphes ; *l'ekklésia* qualifiait aussi *l'assemblée* des fidèles d'une secte, etc. La cité grecque se servait donc de ce vocable pour désigner l'institution publique s'organisant afin de délibérer et voter les lois. Aujourd'hui, le rôle de l'Assemblée Nationale dans notre pays est du même ordre. Si l'on devait user de la pirouette théologique qui consiste à dire *église* au lieu d'*assemblée*, nous ne dirions pas l'Assemblée Nationale mais l'Église Nationale où chaque député, tel un évêque, fait pâître ses laïcs.

En prenant aux Grecs le terme *ekklésia* marqué par tant de réalités politiques, l'Église affirma dès le début sa volonté d'établir son empire en ce monde, bien que le Christ ne parle que d'un royaume derrière les cieus ! Et tandis que les prophètes juifs identifiaient l'idolâtrie à la prostitution, l'Apocalypse élargit l'accusation à l'exercice politique<sup>1</sup>. Elle parle d'une « prostituée assise sur la bête » ; *la prostituée* étant le pouvoir dans l'actualité (l'Empire romain), et *la bête* le flux historique de la domination politique. Il s'avère que l'Église, en voulant l'autorité terrestre, se lie toujours avec le règne en place. La « stupéfaction » de l'auteur (17<sup>6</sup>) vient probablement de là, il est choqué par la complicité de l'État et de l'Église, par leur gémellité. Pour finir, nous dit le texte, la bête évolue durant l'histoire et « prend en haine la prostituée, la dépouille, la dénude, mange ses chairs et la consume par le feu ». Ne voyez-vous pas que les églises, en se mêlant de régenter, n'échappent jamais à cette colère ?

Les Écritures ne permettent que deux fois à Jésus de prononcer le mot *église-ekklésia*, et dans un seul Évangile sur quatre ! Nous sommes pourtant certains qu'il n'employa pas le mot grec *ekklésia*, en tant que Juif il parlait probablement l'araméen, une langue sœur de l'hébreu. Nous savons aussi que l'hébreu de l'Ancien Testament se sert de deux mots quasi interchangeables pour parler de *l'assemblée, la congrégation, la multitude, la communauté...* En outre, on les retrouve plus de cent fois chacun dans les livres. Néanmoins, la traduction grecque de la Septante utilisa presque à chaque fois deux termes précis pour bien distinguer les deux mots hébreux.

<sup>1</sup> Le mot « politique » (*politikos*), vient du grec *politês* désignant « le citoyen, le droit de cité » ; lui-même dérive de *polis* « la cité » qui nous donna « police ». Le *Robert historique* explique que *polis* désignait en fait la forteresse où se trouvaient les sanctuaires, au cœur et en haut de la ville, distinct de *astu* « ville ». La politique n'est qu'une religion gardée par sa police et les laïcités modernes se transformant en Laïcisme nous le prouvent. Or, dira KARL BARTH : « [...] on se saurait saper plus énergiquement ce qui est établi qu'en l'admettant sans aucune illusion. »

Le *edah* hébreu devint *sunagôgê* donnant *synagogue* ; le *qahal* hébreu devint *ekklésia* donnant *église*. De quel mot Jésus se servit-il ? Du *qahal*, disent certains, dont l'araméen serait *qehilah*. Et pourquoi pas de l'autre terme qui équivaut à synagogue ? Pourquoi pas aussi de *maison*, ou *temple*, ou encore autre chose ? On ne saura jamais. En vérité, on se moque bien de savoir quel terme il employa ! Il nous est bien plus précieux de constater les deux choses suivantes. Tout d'abord, l'avarice du Christ à parler de l'Église a pour effet de retirer à celle-ci tout son éclat, bien qu'elle ose se présenter comme épouse ! Ensuite, ne sachant quel mot il utilisa, il faut bien admettre qu'il y absence du nom de l'épouse. À moins que ce nom n'existe pas en tant que collectivité mais uniquement pour l'individu ; de telle sorte « que personne ne le connaît, si ce n'est celui qui le reçoit » ! Pourquoi le Christ parlait-il sans relâche des mystères du royaume des cieux ? Parce qu'étant un monde enraciné dans le céleste, il se révèle pour nous à l'infini. En revanche, ce qu'il dit sur « son assemblée » n'est dit qu'une fois, car ce qui est fixé au sol n'est retourné qu'une fois. Cela fait, l'homme s'enracine au ciel, tel l'Arbre de vie qui est un arbre renversé.

#### LA PROPHÉTIE DU CHRIST SUR L'EKKLÉSIA

Le fameux « je bâtirai mon église » du Christ fut prononcé lors d'un échange avec ses apôtres où il leur lança cette question : « Qui dites-vous que je suis ? » Et Pierre de s'exclamer aussitôt : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; la réponse était inspirée car ce dernier lui répond (Mat. 16) :

Tu es heureux, Simon, fils de Jonas ;  
car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela,  
mais c'est mon Père qui est dans les cieux.  
Et moi, je te dis que tu es Pierre,  
et que sur cette pierre je bâtirai mon église (*assemblée*).

Les experts ne résistèrent pas. Ils ont tergiversé sur le grec en jouant avec les mots dans une lutte acharnée : *Le Christ a dit que Pierre est le chef de l'Église*, affirment les uns. *Non*, disent les autres, *l'Église est bâtie sur un credo et sa doctrine...* Si telle doit être notre lecture, autant dire que le Christ a semé la zizanie par une ambiguïté dans laquelle les hommes construisent des églises rivales. Et cependant, en faisant prévaloir ici une profession de foi, et ailleurs un chef spirituel, les églises ne bâtissent finalement qu'une seule et même religion très ordinaire. Le Judaïsme a aussi son *Sh'ma Israël* et ses Maîtres talmudiques ; et l'Islam a son *Allah ouakbar* et ses successeurs du Prophète ; enfin, la Science a son *Tout homme descend du singe* avec ses intouchables Darwin.

Ce que veut dire le Christ n'est-t-il pas de sa part volontairement flagrant lorsqu'il attire l'attention sur le nom de l'apôtre ? Ne cherche-t-il pas à exciter notre curiosité ? En effet, alors qu'il appelle d'abord le disciple du nom de *Shimon, le fils de Jonas*, soudain, il le nomme *Pierre*. Il change son identité ! *Shimon* est le terreux, le fils d'un père de chair et de sang, tirant son être de racines collectives passées. *Pierre* est celui à qui le « Père dans les cieux » vient de parler. Il est un fils de l'homme en train de naître, brisant la chrysalide de son identité mortelle. Ses racines sont inversées, son être est à-venir. Il sort du premier commencement de *Shimon* pour entrer dans l'autre commencement de *Pierre*. C'est en écoutant ce qui lui est révélé au-delà du fond religieux commun que s'ouvre pour lui la porte vers le royaume des cieux. Car le Père est l'écho du Christ aux oreilles de *Pierre*, il lui murmure la réponse du « qui dites-vous que je suis ? » Le Nazaréen met ici en pratique l'œuvre du berger dont il est question dans la lettre précédente :

Il appelle par leur nom les brebis  
qui lui appartiennent, et il les conduit dehors.

Pierre s'engage dans un exode personnel. Il sort de l'enclos du dogme sacré, il ne cède plus au porte-voix de la communauté comme si elle était la voix de Dieu. Aussi faut-il choisir à qui Dieu donne la vie : est-ce au groupe ou est-ce à chaque-un ? Nous savons que le groupe meurt sans les individus alors que ceux-ci continuent à vivre sans lui. De même, il faut choisir où se trouve le royaume des cieux. Vient-il de manière visible pour qu'on dise : « Il est au milieu de nous et demain il sera là » ? De même que la vie est donnée à l'unité et non parmi un vague pluriel, le royaume des cieux vient caché en chaque-un. C'est pourquoi le Christ disait : « Il est en vous. » (Luc 17). À cette traduction de Chouraqui, voici encore celle de Tresmontant : « Il est au-dedans de vous. » Le terreux est enfant d'une généralité visible et extérieure. Un fils de l'homme naît toujours d'un changement d'identité unique et invisible ; de son intériorité vient le règne. Cela exige bien sûr d'assumer en-soi, de ne pas décharger sa responsabilité sur la « famille sacrée ». De ne pas donner à l'Église l'apanage du Christ. Le chemin de l'Un est étroit, celui du groupe est lâche. Hélas ! c'est vers celui-ci que Pierre va revenir, séduit par le serpent gisant dans l'âme humaine.

L'apôtre a été « prophète » d'un instant et d'un seul. Lui, dont la parole toute fraîche vient de nous servir d'exemple, soudain, le temps d'un claquement de doigts, il devient le contre-exemple à ne pas suivre. C'est alors qu'il se voit attribuer par le Christ une troisième identité outrancière :

Arrière de moi, *le satan* ! tu me fais obstacle ; car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.

La seconde prise de parole de Pierre a donc déclenché un coup de semonce de la part du Christ. Le disciple venait de passer de Dieu au diabolique ! En effet, vivifié par son titre reluisant d'inspiré, il n'avait pas accepté la suite immédiate des propos du Nazaréen et lui avait rétorqué :

« À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. »

Grisé par sa belle confession, l'apôtre s'imagina plus proche de Dieu que le Christ. Il se donna ainsi le droit de rectifier ses paroles. Qu'a-t-il donc entendu pour qu'il en vienne à faire la leçon au Christ ? Une chose immonde à sa raison d'homme : Jésus avait osé évoquer la défaite de Dieu !

Jésus leur fit connaître qu'il allait beaucoup souffrir,  
être mis à mort, et ressusciter le troisième jour.

De l'inspiré au scandalisé, il n'y a qu'un pas. Pierre le franchit. Il s'engage dans le religieux en sculptant un messie à l'image de sa logique. Il suffira alors de taire que Jésus l'avait accusé d'être un obstacle pour que les églises fassent de lui le chef des chrétiens. À sa suite, des conducteurs brandiront leur titre de ministre divin tout en enseignant une pensée humaine égrenée de certitudes. Le Christ le savait et il dévoile ici ce qui adviendra : les hommes feront de lui le roc de leurs propres idéologies qu'ils relayeront au fil d'une généalogie de chefs spirituels. Lorsque Pierre répond à la première question, il s'appuie sur ce que la raison appelle l'instable et que le Christ nomme « mon Père dans les cieux ». La raison dira que Jésus fonde sur le sable ! Mais, quand surgit l'autre affirmation, l'apôtre n'écoute plus le ciel. Il avait fait quelques pas sur l'eau et le propos désormais trop scandaleux le fait couler ! Pour éviter la noyade, il a recours au vieil arbre : « Le bien c'est le Messie et il domine le mal. Il ne peut mourir car il s'imposera par la force. » Pierre le roc devient une pierre d'achoppement. Il a quitté l'instant où se vit un dialogue avec Dieu, refusant la mise en question divine de ses préjugés. L'inspiré se mue en converti ! Replié sur l'expérience d'hier, le religieux la malaxe au levain des antiques savoirs. Il obtient ainsi deux testaments : le Père qu'il n'écoute plus, et une religion qui lui parle dans l'Église.

Le Christ annonce deux assemblées. Elles n'ont cessé de se déployer depuis lors. *L'Église de l'obstacle* soigne les âmes humaines à n'en plus finir. Aussi dit-elle : « À Dieu ne plaise. Tu ne seras ni méprisé ni rejeté à cause du Christ. N'est-il pas logique qu'il sauvera ton âme sans que tu la perdes ou la renies ? » En revanche, les *Nomades de la foi* suivent le Christ au risque de renoncer à leur bonheur. Ils se fondent sur le sable d'une difficile intimité avec Dieu, ne trouvant dès lors aucun lieu où reposer leur tête. Ils n'ont qu'un cheminement personnel fait d'inspirations et de doutes, une marche propre à chacun où l'on se croise un temps pour s'éloigner un autre. La fraternité spirituelle ne peut être figée en ce monde, elle est en continuel mouvement. Telles sont les migrations incohérentes durant lesquelles les fils de l'homme, sortant des enclos et partant sans savoir où ils vont, portent une maison de Dieu dans leur cœur. Souvenons-nous cependant que même l'obstacle s'appuie sur le choix du Christ qui est maître de tout : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les douze ? Et l'un d'entre vous est un diable », disait-il de l'Iscaïot. En le livrant, il servit Jésus qui préparait son propre sacrifice. De fait, l'Église de l'obstacle, dans son refus pathétique de souffrir et mourir est inévitable. Bien plus, elle sert à distinguer la brebis du nomade.

Ainsi en est-il depuis toujours. Les vérités du bien et du mal règnent afin que d'un même cœur puissent bêler leurs brebis : « Le bonheur est l'esprit de nos motivations. » Ne les entendez-vous pas s'ajuster en une seule harmonie ? Le temps des méthodes extrêmes pour atteindre le bien-vivre se meurt dans ses dernières convulsions. On a ôté leurs convictions aux dieux et aux diables. Aussi se prépare-t-il de grands malheurs. Car « l'Agneau préfère les froids aux tièdes » disait Dostoïevski. On ne saute dans la foi qu'au bord de l'abîme, lorsqu'on est arc-bouté sur son ultime limite, non en dorlotant son petit moi dans l'assemblée des certains.



SAMEDI

LE SAUT

CAR SI JE NE M'EN VAIS PAS,  
L'AVOCAT DE LA DÉFENSE  
NE VIENDRA PAS À VOUS

Bien que notre vie se déploie en jours successifs fermés les uns sur les autres, inflexibles, soumis au temps et sans retour possible, elle nous laisse cependant un espace sans cesse ouvert: l'Instant. Il couronne le temps, le rend imprévisible en se moquant de son impassibilité, le fait bondir vers une réalité où tout semble possible. Ainsi se plaisait à le chanter Chestov: « Je ne saurais jamais admettre qu'il est impossible à Dieu de faire que ce qui a été n'ait pas été<sup>1</sup>. »

Je rappelle que la Genèse ne dit pas du septième jour qu'il est fermé; elle n'use que pour les six autres jours de la formule connue: « Il y eut un soir, il y eut un matin: ce fut tel jour. » Par ailleurs, le septième jour, dit *jour de repos* (*shabbat*), serait plus exactement rendu par *jour de cessation*. Car il évoque l'idée d'interruption, de fin, et même de disparition. En outre, les prophètes hébreux l'utilisèrent pour parler des jugements visant certains peuples et l'idolâtrie.

---

<sup>1</sup> Dans le témoignage de BENJAMIN FONDANE: *Sur les rives de l'Illisus*, p. 16.  
<http://www.shestov.arts.gla.ac.uk/french/journalo1.htm>

Le septième jour est fixé comme but et fin de la création. Il en est le socle fondateur. Telles des racines d'où émane tout travail et vers quoi tendent toutes choses : afin que tout soit accompli ! L'ensemble de la réalité ne cesse de nous parler de cet autre jour, de cet autre monde, à tel point que « le soupir de la création est le secret de la nature<sup>1</sup> ». Lorsqu'aura cessé ce « douloureux enfantement » dont parlait Paul, la terre et les cieux tels que nous les connaissons disparaîtront. L'œuvre divine annonce ainsi dès le début la fin du créé. Celui-ci n'est que le contenant, la chrysalide d'où sortiront les fils de l'homme. Aussi, toutes les actions divines ne sont-elles que des « techniques de séparation ». Elles sont mises en exergue lors du récit des six jours qui en décrit les étapes primordiales : le jour se sépare de la nuit, le ciel de la terre, les continents des mers, les végétaux des animaux, et les animaux de l'homme. Ce texte est une prophétie sur l'Histoire, non une justification « scientifique » à laquelle Dieu se serait soumis. Seule la raison voit la nature en tant que fin et cherche le cœur divin dans ses « comment ça marche ». Mais l'auteur insiste sur la séparation car elle est constitutive de l'enfantement. Il nous révèle que la création est l'esquisse du projet, le but est en devenir ; que tu te saisisses de ta liberté, telle est sa finalité. Il n'y a que le diabolique pour te faire miroiter que ta destinée est préécrite. Tandis que Dieu ne cessera de te dire : « Va-t'en vers toi ! » S'il t'a connu à l'avance, il n'a pas programmé ta liberté sinon elle n'en est pas une. Par ailleurs, nul n'écrit ton nom dans les cieux si ce n'est toi ; si tu ne deviens pas l'auteur de ton être, tu ne seras pas. La révélation consiste à tremper ton doigt dans la seule encre indélébile. C'est ici que le Christ donne sa vie.

Le sixième jour charnière s'ouvrant vers le septième est ta naissance terrestre. Tu es sorti du néant dont fort heureu-

---

1 EDOUARD THURNEYSSEN, *Doïtoïevski ou les confins de l'homme*.

sement Dieu nous a ôté le souvenir. Faconné créature parmi les créatures, sortiras-tu pour exister? Emprisonné dans ce sixième jour, tu es asservi aux lois du temps et de l'espace. Rendras-tu un culte à tes gardiens pour être un sage parmi les anges? Te rebelleras-tu contre eux en reculant vers l'animalité? Tu n'as pas d'autres choix: faire l'ange ou la bête, n'être que l'ombre d'un homme. Le septième jour de l'homme accompli est sous une garde impitoyable! Quels que soient tes compromis entre ta passion et ta conscience, que tu te ries des anges comme une hyène ou que tu t'illuminés en eux dans une belle conversion, le cordon de ton nombril te lie à la Nature. Tu auras beau la dévorer ou la craindre, tu sais qu'un jour se brisera ce cordon et qu'il te faut mourir. Comment échapperas-tu alors au néant qui te réclamera? Que rates-tu ici pour perdre ta vie là-bas? Un jeune homme riche vint un jour vers le Christ lui poser la même question: « J'ai obéi de tout mon cœur à la sagesse. Que me manque-t-il pour avoir la vie éternelle? » Il pressentait que les « écoute-moi » de Moïse n'étaient bons qu'à l'enfant, aussi le Christ lui répondit: « Ta as écouté et tu en as eu le profit, laisse ces gains désormais, ils n'étaient qu'à usage scolaire, un exercice te préparant à ma venue: Viens et suis-moi, sans savoir où tu vas. » Ainsi Dieu réitère-t-il l'appel d'Abraham le nomade: « Va-t'en » (Gen. 12). Pourtant, Abraham fit le saut, le jeune homme ne l'a pas fait!

Le « tout est accompli » du Christ sur la croix sonne l'entrée dans le septième jour. Il est l'instant où le sixième jour est sorti pour toujours de ses gonds! Tout fils de l'homme est maître du shabbat puisqu'il vit dans cet élan. Si néanmoins les soucis ou le bonheur de ton présent t'étouffent, imite donc le jeune homme riche et ne saute pas. Tu ne mettras à part qu'un jour sur sept pour annoncer la vérité du Christ que tu ne suis pas. Tu es cependant tenu à toute la Loi pour préfigurer le royaume des cieux où tu n'entres pas.

L'Église est le naufrage des croyants venus questionner le Christ sur la vie après la mort. Devant son « viens et suis-moi, sans savoir où tu vas », l'homme repart dans la tristesse. Il n'abandonne pas sa sécurité pour entrer dans le nomadisme de la foi. Et sa tristesse se convertira en colère. Le religieux accusera toujours celui qui a l'audace de la foi, celui pour qui l'Église est un obstacle en s'imposant comme l'intermédiaire divin. L'Église, disait Karl Barth « c'est la tentative visant à rendre le Divin humain, temporel, concret, mondain, à faire de lui quelque chose de pratique, et tout cela pour le bien des hommes qui sont incapables de vivre sans Dieu, mais qui ne sont pas capables non plus de vivre avec le Dieu Vivant ». Si tu hisses la bannière d'une religion chrétienne sur le sol du sixième jour, c'est que tu imites le jeune homme riche. Le Christ l'a-t-il retenu alors qu'il se détournait du septième jour ? Fais donc de même. Ne retiens pas le Fils de Dieu sur tes terres, dans les demeures de ton *corpus christi* ou *christianum*. Laisse le aller. Il te préparera une place dans le dernier des jours et son défenseur viendra à toi pour t'y conduire. Te crois-tu capable de charmer son Esprit par ton zèle ? Enfin, garde la porte de tes lèvres quant aux derniers d'un christianisme sans églises ; souviens-toi que même Élie n'avait pas discerné ce reste. Ce qui importe, ce n'est pas d'élever l'étendard du royaume des cieux, mais de se mettre en marche, de faire le saut, quand bien même cela te mènerait au désert.

#### LE CONTE DU FAUX DÉSERT

Un homme, du nom de Zémnah, habitait une cité prospère au bord d'une grande mer qui déversait chaque jour dans ses rues voyageurs et riches commerçants. La vie de Zémnah ne connaissait pas de réelles difficultés, son âme était pourtant triste d'une inquiétude secrète et lancinante

que rien ne calmait. Mais lorsqu'il entendit parler d'un pays où, disait-on, nul ne commandait à personne car tous les hommes étaient tels des dieux, son cœur se mit à battre comme celui d'un amoureux. Il dépensa dès lors tout son temps à s'informer sur cet étrange royaume. Hélas! les témoignages sérieux étaient maigres et rares. Seul un insolite voyageur lui confirma un jour que ce pays était fort lointain et le chemin inconnu, car nul n'en revenait jamais. Enfin, le Livre antique lui apprit qu'il fallait traverser un long désert et qu'en suivant toujours une certaine étoile on atteignait les portes de ce monde. Bien que Zémnah perdit la joie que la nouvelle du début lui avait procurée, une flamme ne cessait de brûler dans son cœur. Aussi se décida-t-il à vendre ce qu'il possédait, acquit-il une roulotte avec son attelage, la chargea du nécessaire à la vie nomade, puis quitta la cité.

Son voyage dans le désert dura longtemps sans qu'il ne croisât jamais personne. Un jour, pourtant, alors qu'il remplissait ses outres à un puits, il fit la rencontre d'un voyageur venu aussi s'abreuver. L'étranger était aimable et chaleureux. Il s'appelait Rani, car disait-il: « *Je suis musicien et danseur devant les étoiles!* » Le soir tombant, ils allumèrent un feu et partagèrent le camp. L'homme, expansif et fort enthousiaste, déroula devant Zémnah une magnifique carte colorée, gravée sur peau, tout en lui disant: « Elle indique avec précision la route du royaume que nous cherchons tous deux, de sorte qu'il n'est plus nécessaire de veiller durant les nuits pour s'enquérir de ton étoile cachée. » Zémnah s'endormit troublé ce soir-là, dans un sommeil assiégré. Il s'éveilla avant l'aurore. Laissant Rani dans son rêve, il reprit seul sa route. Bien du temps s'écoula lorsqu'un soir, sans doute attiré par le feu qu'il avait fait, se présenta un second voyageur qui lui proposa de partager leur bivouac. L'homme, remarquablement poli, s'appelait Sofron, car disait-il: « *Je suis un*

*lettré et je connais la justice!* » Instruit et s'exprimant avec une conviction sereine, il montra à Zémnah plusieurs gros livres et des dictionnaires fort érudits, tout en lui affirmant la chose suivante : « Ces ouvrages rares expliquent avec exactitude la route du royaume que nous cherchons tous deux, de sorte qu'il n'est plus nécessaire de veiller durant les nuits pour s'enquérir de ton étoile cachée. » Zémnah ne réussit pas à dormir cette nuit-là. Laisant Sofron dans sa paix, il reprit seul sa route bien avant l'aurore.

Zémnah ne comptait plus le temps passé, son périple n'avait plus d'âge. Mais un jour, arrivant en vue d'un long défilé rocheux, il pensa que ses efforts allaient enfin aboutir, car le paysage changeant éveillait l'espérance. Soudain, il vit une silhouette assise à l'entrée, au pied des hautes roches qui s'élevaient tout au long du couloir naturel. S'approchant, il se trouva devant une dame rayonnante de noblesse ; elle était riche en beauté et son sourire était fascinant. Elle l'invita à s'asseoir puis, lui montrant les nombreuses excavations de la roche, elle lui dit : « *Je suis Klésis car je rassemble les voyageurs et leur donne un repos mérité dans mes demeures.* » Elle invita Zémnah dans une grande salle, fraîche, creusée dans la roche et respirant la quiétude. Là, elle lui offrit le lait et les gâteaux de miel. Il put même se relaxer dans un bassin d'eau tiède naturelle. Durant la journée qui suivit, son hôtesse lui montra les jardins cultivés, les aqueducs et les demeures bâties dans les reliefs innombrables qui surplombaient l'immense canyon. Zémnah fut ébloui. Il crut enfin être arrivé au bout de son périple ! Le crépuscule venant, Klésis lui apprit que l'endroit s'appelait *La cité du repos*. Elle lui conta qu'un roi était en chemin avec une multitude de voyageurs comme lui, qu'il donnerait à ce lieu une paix et une richesse inépuisables. Plus tard dans la nuit, Zémnah sortit pour observer l'étoile qui le guidait depuis son départ. Le ciel était d'une clarté très particulière, et sa frayeur fut

grande quand il remarqua qu'il était vide comme jamais ! Une terreur emplit son cœur sans qu'il puisse dormir. Dès l'aurore, il prit sa roulotte et partit aussitôt, comme inspiré de folie. La curieuse insistance de Klésis ne put le retenir. Il s'enfuit par le défilé qui n'en finissait pas et qu'il suivit de longs jours. Les nuits y étaient oppressantes, laissant entendre au loin des sortes d'aboiements. Lorsque Zémnah en sortit enfin et retrouva l'espace, il était épuisé.

Les jours passèrent dans un paysage plus hospitalier. Le nomade fut surtout heureux de retrouver celle qu'il appelait *l'Étoile libre et aimante*, car elle ne tenait pas compte de la rotation terrestre pour conduire Zémnah. Soudain, un matin, il aperçut au loin une immense muraille se prolongeant de part et d'autre sur l'horizon. En s'approchant, il vit qu'elle était faite de pierres précieuses. Son cœur se mit à battre : « J'y suis » pensa-t-il, « me voici parvenu à la cité des fils royaux ! » En un instant, surgit devant lui un être de majesté. Il était solidement armé et son visage rayonnait de force. « *Je t'attendais* », lui dit le messager, « *mais je ne puis t'ouvrir. Voici trois chevaux, ils te conduiront sans faiblesse jusqu'à tes compagnons, ceux que j'ai mis sur ta route. Reviens au plus vite.* » Zémnah n'eut aucun désir d'interroger. Ses yeux s'ouvraient, une clarté nouvelle se levait dans son âme, telle une lumière non aveuglante lui murmurant dans un contre-jour respectueux. Alors qu'il chevauchait, d'innombrables réponses s'éveillaient en lui. Son cheval, dont il avait aussitôt connu le nom, le portait où il voulait aller, tandis que les deux autres suivaient avec la même vivacité. Zémnah traversa le défilé en moins d'une journée. Il arriva là-même où il avait rencontré Klésis pour la première fois.

Il ne s'étonna pas de voir Rani et Sofron, en pleine joie avec Klésis, qui leur offrait son sourire et sa voix de miel. À l'instant où ses deux amis le reconnurent, le sourire de Klésis se voila, sa voix devint rauque et son visage perdit

toute beauté et jeunesse. Elle se montra telle qu'elle était : une femme irritée, envieuse et vénéneuse. Se tournant alors vers ses deux amis, Zémnah leur dit : « Amis, prenez garde à Klésis. Elle commerce en secret avec les villes que nous avons quittées, car des voies d'accès dissimulées derrière ces rochers conduisent aux cités des fils de la terre. Elle se croit la mère du Roi que nous chérissons et elle espère l'attirer en ce lieu. C'est pourquoi elle vole et tue les nomades qui le cherchent, désirant faire d'eux des âmes mortes à son service. Sachez que les dieux lui versent pour cela des richesses en salaire. Ceux qui ne discernent pas ses masques et lui offrent les clefs de leur espérance, elle les dépossède en plus du royaume. Voici donc, j'ai là deux chevaux pour l'un et l'autre, ils vous porteront sans craindre les menaces de ce grand défilé rocheux. Pour moi, je vous attendrai là jusqu'à l'aurore, puis je partirai. » Sofron arriva à l'aube. Rani tarda plus longtemps car son esprit critique était moins aiguisé. Klésis voulut bien sûr tuer Zémnah durant la nuit, mais cela ne lui fut pas donné ; et malgré ses jeûnes, ses imprécations et ses prières, elle n'échappera pas à l'épée des cités qui la haïssent déjà pour cette dernière perte.

Les trois frères arrivèrent devant la haute muraille de saphir, mais le noble messenger dont leur avait parlé Zémnah ne se présenta pas à eux. Cependant, ils virent au loin un effluve s'approcher ; son bouquet était celui d'un vin pétillant. L'Être qui en émanait se tint aussitôt en leur présence. Il tourna sa face vers la leur et leur sourit simplement. À l'instant, de majestueuses portes s'ouvrirent. Il entra, suivi des fils d'homme. Alors qu'ils pénétraient dans leur cité, au cœur de leur passion pour l'Être-des-êtres, la muraille se referma à toujours derrière eux. ■ FIN







## SOMMAIRE

EN GUISE D'INTRODUCTION .....	9
AUX RÉCHAPPÉS	
<i>Lettres d'Ivsan, sans terre et sans église, mais non sans Christ.</i>	
DIMANCHE .....	17
AU COMMENCEMENT	
<i>Il n'est pas bon que l'homme soit seul.</i>	
LUNDI .....	25
LE JEU DE RÔLE	
<i>Malheur aux hypocrites!</i>	
MARDI .....	33
LA CONSCIENCE	
À PROPOS DU RÈGNE DES DIEUX	
<i>Et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie.</i>	
MERCREDI .....	41
LA MAISON DU ROI	
<i>Méfiez-vous des faux frères!</i>	
JEUDI .....	49
LE JUGEMENT	
<i>Du loup et de la sortie.</i>	
VENDREDI .....	57
À PROPOS DU CHRIST	
<i>Les deux églises.</i>	
SAMEDI .....	65
LE SAUT	
<i>Car si je ne m'en vais pas, l'avocat de la défense ne viendra pas à vous.</i>	



Point final

Que le point final fut long à fondre ;  
de ma sueur, cela n'y suffit pas  
et mes larmes ne l'émurent pas,  
mais le sang enfin le fit sourdre.

Aussi, me plaît-il de le dédier à mes fils,  
Alekseï et Yoann, qui, sans le soupçonner,  
de leur jeunesse ont aidé à le façonner :  
À eux la récompense, à eux le lys !

Il m'effleura d'honorer les tuteurs,  
multitude éparse d'étranges ennemis ;  
hélas ! au point posé leur feu s'en est fini,  
et ces maîtres ont reçu le plomb d'artilleur .

Qu'aux fers de leurs sagesses  
on se serve pour ouvrir la matrice,  
jusqu'à ce que retentisse le divin caprice :  
Sors donc, car je ferme cultes et messes !





L'*Ekklesia* désignait l'*Assemblée du Peuple* dans les cités grecques telles qu'Athènes. « Comme dans tous les actes publics, l'*ekklésia* commençait par une cérémonie religieuse. On immolait des porcs et avec le sang du sacrifice on traçait un cercle sacré autour des assistants. Puis, après des prières et des imprécations on déclarait l'offrande agréable aux dieux et l'assemblée pouvait délibérer sous des auspices favorables.<sup>1</sup> » Une certaine assemblée *ekklésiastique*, sous de multiples dénominations d'Église chrétienne, se croit aussi un peuple d'excellence ; elle aussi délicate et elle aussi s'assemble le dimanche en versant le sang du sacrifice d'un autre qu'elle-même ; elle aussi, comme toutes les *ekklésias* politiques, ne veut pas mourir, et « ce vouloir-ne-pas mourir, qui est le sien, constitue son vrai tragique<sup>2</sup> ».

Cependant l'Église devra mourir ; et si son existence terrestre est inévitable sa mort n'en est que plus certaine. C'est d'ailleurs dans son refus de mourir qu'elle s'accapare l'Évangile du Nazaréen ; car les églises savent fort bien qu'en échappant à leur contrôle l'Évangile devient la seule menace à leur existence ! Pourquoi donc ? Parce que l'Évangile n'a qu'un seul et unique contenu : le *Royaume derrière les cieux*. Or, l'Église est un *Royaume des terres*, ici même où tout doit retourner en terre.

Que le chercheur d'or, lui qui refuse de secouer la précieuse glaise de ses pieds, se trouve donc une assemblée avec ses lois selon sa convenance. Là, on surveillera et polira sa conscience. Qui sait ? L'animal deviendra peut-être intelligent. Mais si des cieux, une intime brise se fait entendre, si tu ne crains pas d'assumer par toi-même ta foi et la folle espérance en Celui qui est plus qu'un homme... comment ne connaîtras-tu pas dès lors que le Père est *akklésiastique* ?

---

1 DAREMBERG ET SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.

2 KARL BARTH, *L'Épître aux Romains*.